

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 362, VOL. XV. — SAMEDI 2 FÉVRIER 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Voyage à travers les journaux. — Courrier de Paris. — Notice sur février. — Revue agricole. — *Au rédacteur de l'Illustration*. — Curiosités de l'Angleterre. — Les ouvriers. — Revue littéraire. — De l'origine de la chanson de Cadet Rousselle et de son auteur. — Bulletin bibliographique. — Calendrier astronomique. — Modes; costumes de soirée. — Le grand sceau de la Californie. — Variétés. — Gravures. — Vue d'un temple en ruines à Lambosa (Afrique). — Une avalanche. — Scène du *Pied de mouton*. — Dessin allégorique de février. — Les curiosités de Londres: annonce de chapelier, du *London advertising office*, annonces ambulantes, annonce de bottier, annonce d'un journal des chemins de fer. — Aventures de M. Verdreau, par stop, 22 gravures (suite). — Figures d'astronomie. — Costumes de soirée. — Le sceau de la Californie. — Rébus.

Histoire de la semaine.

L'Assemblée législative a terminé, le 24 janvier, la longue et violente discussion sur le projet de loi relatif à la transportation des insurgés de juin en Algérie. La Montagne, qui avait annoncé vouloir réclamer le scrutin sur chacun des ar-

ticles, a renoncé à ce projet, dont la suite n'a donné lieu qu'à une question de quelque importance soulevée par M. le général Lamoricière. Nous empruntons au *Napoleon* un article sur cet incident :

« Le général Lamoricière a présenté à l'Assemblée un amendement qui violait ouvertement l'art. 53 de la Constitution. Cet article, comme on le sait, attribue au Président de la République le droit de faire grâce après l'avis préalable du conseil d'Etat.

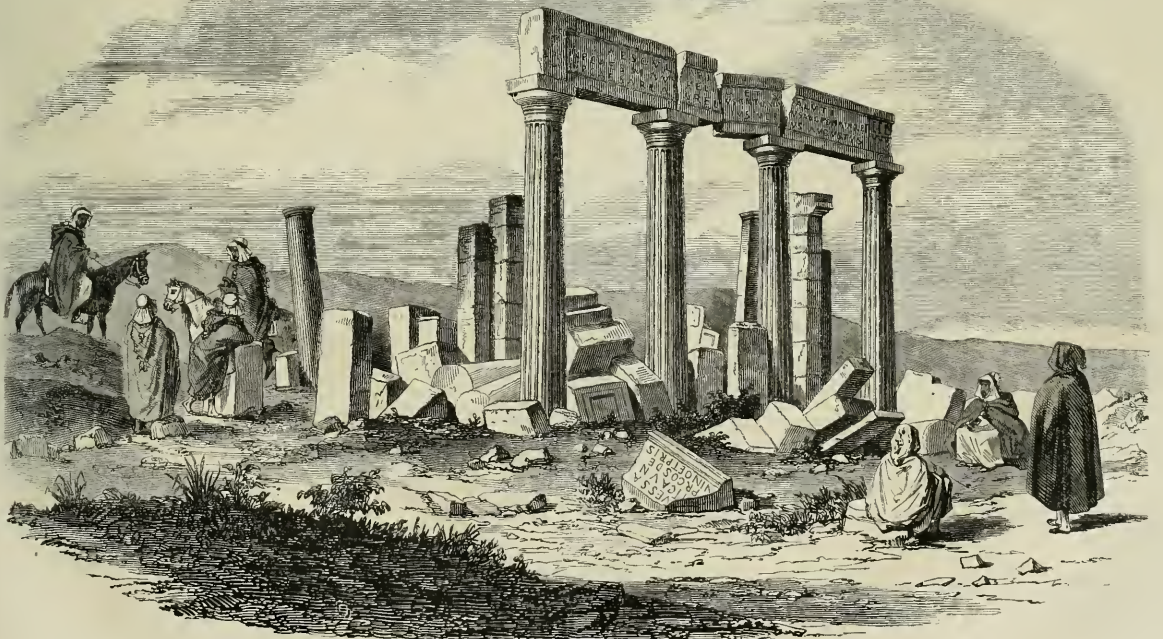
« Le général voulait investir l'Assemblée du droit exclusif de mettre en liberté les 468 insurgés de juin détenus encore.

« Cette tentative a causé une profonde surprise sous un double rapport. Personne d'abord n'ignore que le général Lamoricière appartient à cette fraction de l'Assemblée qui professe une admiration extrême pour la Constitution. Ensuite nous ne comprenons pas comment un homme qui, hier encore, représentait le Président de la République à

Saint-Petersbourg, a pu faire le premier usage de son initiative parlementaire pour formuler une proposition qui est un acte de défiance contre le Président. Les voix qui s'y sont ralliées ont prouvé, par leur petit nombre, le sens significatif que lui donnait l'Assemblée. »

Cet article lui-même soulève, dans les mots que nous avons soulignés, une question constitutionnelle qui sera viduée à l'occasion. L'ensemble de la loi a été voté à 306 voix contre 203 sur 609 votants.

Le lieu désigné pour recevoir les insurgés est Lambosa dans la province de Constantine. Ce pays, situé sur les dernières pentes de l'Aurès, est à 8 kilomètres de Bathna au fond d'une vallée fertile. Un plan levé par M. le capitaine du génie Lagrenée montre que les ruines de cette ancienne ville romaine couvrent un terrain qui n'a pas moins de 2,600 mètres de long sur 1,800 mètres de large. Les constructions sont si multipliées, si variées, qu'on entreprendrait en vain de les décrire sans le secours du dessin. Celui que nous



Vue d'un Temple à Lambosa (colonisation d'Afrique), d'après le dessin de M. le colonel Delaunay.

donnons d'après un croquis de M. le colonel Delamaré représente les débris d'un temple consacré à Esculape; la façade porte une inscription qui nous apprend que ce temple a été construit par les ordres de Marc-Aurèle et de Lucius Vèrus. Toutes ces ruines offrent les matériaux propres à construire une ville nouvelle. Puisse-t-elles se relever sous les mains de ceux qu'une loi de salut public relève sur cette terre qui est encore la patrie!

L'ordre du jour appelle, le lendemain, la deuxième délibération sur le projet de loi relatif au traité de commerce et de navigation conclu entre la France et la Belgique. Après quelques observations sans importance, il a été décidé que l'on passerait à la troisième délibération.

Vient en second lieu la première délibération sur le projet de loi tendant à transférer de Montrouge à Saint-Ftienne le chef-lieu du département de la Loire. La commission, dont le rapporteur est M. Favreau, conclut au rejet de la loi; le rapport n'a été soutenu que par un seul orateur, M. Desrochers de Chaligny. Deux orateurs, au contraire, M. Darisè et M. Hourlier, ont défendu le projet de loi. L'Assemblée ne pouvait pas trancher immédiatement la question principale; mais elle a fait tout ce que son règlement lui permettait de faire en faveur de la mesure proposée, elle a décidé par 327 voix contre 255 qu'elle passerait à la deuxième délibération sur le projet de loi.

L'Assemblée n'a fait qu'entamer dans cette séance la première délibération sur la proposition du général Baraguay-d'Billiers, tendante à modifier le décret du 19 juillet 1848, sur l'admission gratuite aux Ecoles Polytechnique et Militaire. On sait peut-être qu'un décret de la Constituante, en date du 24 juillet 1818, a décidé qu'à l'avenir (c'est-à-dire en 1850) les élèves admis aux Ecoles Polytechnique et Militaire seraient entretenus et nourris gratuitement. Le général Baraguay-d'Billiers a proposé de rapporter ce décret, et la commission d'initiative de l'Assemblée, approuvant la pensée qui avait dicté cette proposition, a chargé M. Leverrier de la soutenir devant l'Assemblée.

Nous n'avons pas à dire notre sentiment sur cette discussion. Il est certain que la date du décret qu'il s'agit de rapporter est pour quelque chose dans les motifs qui font incliner l'Assemblée du côté de la proposition nouvelle. Il est heureux que la République n'ait pas inventé la vapeur.... mais elle ne l'a pas inventée.

L'Assemblée, à une grande majorité, a décidé qu'elle passerait à une seconde lecture.

— Au commencement de la séance, M. Thiers a déposé un rapport général au nom de la commission de l'assistance publique.

Nous analyserons ce document, qui est le résultat des délibérations multipliées d'une commission de trente membres, à laquelle une multitude de projets et de plans avaient été renvoyés. Cette commission se composait de MM. Piscatore, Proa, Savatier-Laroche, Levassieur, de Melun (d'Ille-et-Vilaine), de Rincsey, de Remusat, de l'éspinay, de Melun (du Nord), Cordier, Corne, Berryer, Coquerel, Lequien, Parisi, Beclard, Louvet, Noailles de Mouchy, de Montebello, Callet, Debeze, Godelle, de Montalbert, Emmanuel Arago, Raoult, Buffet, Ancel, Charles Dupin, Gustave de Beaumont, Thiers.

Ce document n'est rien moins qu'un traité complet sur la matière. Les principes généraux de l'assistance publique y sont posés, et, en partant de là, l'éloquent rapporteur apprécie successivement toutes les propositions sur lesquelles la commission a délibéré. Nous n'avons pas besoin de dire qu'on retrouve dans ce rapport, qui a été élaboré avec un soin particulier, tous les caractères de l'admirable talent de M. Thiers. Mais, pour rendre des honneurs à notre première impression, nous craignons que M. Thiers, dont l'esprit ne manque pas de hardiesse, ait trop été au sentiment présumé de la majorité, en restant en deçà de ce qu'il considère lui-même comme praticable parmi les plans de réforme qui ont été proposés sans mesure et sans motifs suffisamment justifiés.

On a voulu, dans cette semaine, donner à la publication d'une préface de M. Guizot l'importance d'un événement politique. M. Guizot, qui publie en ce moment la quatrième édition de son *Histoire de la Révolution d'Angleterre*, et qui amène un nouveau volume à mettre à la suite des volumes déjà connus, a fait précéder la nouvelle édition d'une *Introduction*, où la curiosité cherche vainement des analogies qui feraient de cette histoire un pamphlet. Cette publication de l'illustre historien est donc l'œuvre d'un grand écrivain et non celle d'un satiriste de mauvaise humeur et d'un politicien déréglé.

La séance de l'Assemblée, disent les journaux, a été händi de peu d'intérêt. Nous remarquons en passant que les séances qui ont de l'intérêt pour les journalistes, même les plus pacifiques, ne sont pas celles où l'on discute sérieusement les affaires utiles, mais celles qui sont perdues dans les réminiscences inutiles des partis. Quand l'article commence par déclarer que le désordre, le tumulte, les cris furieux ont troublé l'Assemblée, le journaliste n'ajoutera jamais que la séance a été de peu d'intérêt. Voici ce qui se passait lundi: On discutait la loi relative à la garde m. bil; il s'agissait de donner à des services éclatants une marque de la sollicitude nationale. On a fini par s'entendre sur ce qu'il était honorable et possible de faire pour ces braves gens, et la loi a été votée par 533 voix contre 49; c'est presque l'unanimité: on ne s'est donc point querellé. Séance sans intérêt.

C'est dans cette journée paisible que le ministre de la guerre a présenté un projet de loi relatif à l'achèvement du tombeau de l'Empereur. Le projet promet de réveiller les bruits récents et mal assoupis qui ont couru, il y a quelques semaines, à l'occasion du rapport de M. de Luyser sur l'emploi des crédits affectés aux premières constructions de ce monument.

La journée de mardi a été consacrée à l'examen d'un

projet de loi concernant les moyens de constater les conventions entre patrons et ouvriers en matière de tissage et de bobinage. L'objet de cette discussion entre les hommes spéciaux et pratiques de l'Assemblée est tellement technique, que nous nous bornons à l'indiquer à sa date. Il ne s'agit d'ailleurs que de la seconde délibération; l'Assemblée délibérera une troisième fois.

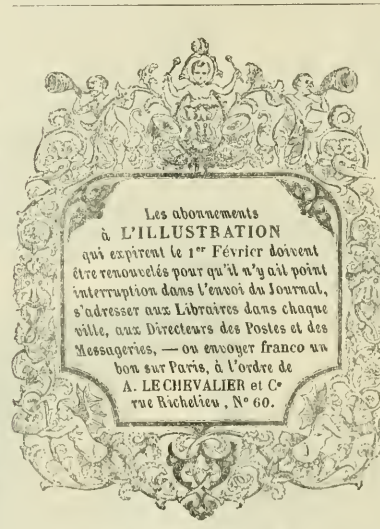
Au commencement de cette séance, l'Assemblée a renvoyé aux bureaux une demande en autorisation de poursuites contre M. Marc Dufraisé, un des membres de la Montagne.

Une question toute spéciale a encore occupé l'Assemblée dans la séance de mercredi. Il s'agit du haras de Saint-Cloud, dont le sort intéresse le perfectionnement de nos races chevalines et surtout celles qui sont propres au service de l'armée. La commission avait proposé la conservation du haras de Saint-Cloud et son acquisition aux frais de l'Etat. Cette proposition très-bien justifiée a été votée. Le haras de Saint-Cloud formera, sous la dépendance du ministre de l'Agriculture, un établissement d'études pratiques dirigées par un conseil de perfectionnement. Les élèves de l'institut agronomique de Versailles seront conduits à ces expériences par le professeur spécial, qui fera des moyens employés et des résultats obtenus le sujet de ses leçons. M. Richard, dont nous avons eu plus d'une fois occasion, dans ce recueil même, de signaler les connaissances sur cette matière comme sur toutes celles qui tiennent à la science agricole, a soutenu avec talent, comme rapporteur, l'avis de la commission, qui a triomphé.

— Le parlement anglais ouvre sa session aujourd'hui jeudi. L'agitation en faveur du système protecteur, c'est-à-dire contre la loi récente sur la liberté du commerce des grains, paraît devoir faire l'objet des plus vives discussions de cette session. La réforme coloniale et la réforme financière, qui ont été agitées dans les *meetings*, seront également discutées, puis l'éternelle question de l'Irlande, cette lamentable complainte qui retentit chaque année dans le parlement anglais.

— Rien d'important et de décisif en Italie, pas même la conclusion de l'emprunt romain, qui est la condition apparente du retour du saint-père à Rome.

— En Allemagne, toujours les mêmes symptômes de résistance de la part des Etats, tels que la Bavière, le Wurtemberg, le Hanovre, la Saxe, à accepter la suprématie de la Prusse dans la question allemande, mêmes tentatives de former une contre-alliance pour contre-balancer l'action de la Prusse.



Voyage à travers les Journaux.

L'événement de la semaine, c'est... l'Événement. Voilà ce qui s'appelle débiter à la façon dégagée et folâtre des chroniqueurs des hebdomadaires. L'Événement est un des derniers venus parmi les organes du journalisme parisien; il est sorti triomphant, il y a une année tout au plus, du cerveau du plus olympien de nos poètes. A son début, les prétentions de cette feuille de style étaient gigantesques. L'Événement ne tendait à rien moins qu'à révolutionner le monde littéraire et politique. Appel avait été fait à toutes les capacités intellectuelles. Si j'ai gardé bonne mémoire de la déclaration qui parut dans le premier numéro, il s'agissait de porter la lumière dans tous les questions obscures, et de résoudre les difficultés par une succession non interrompue de victorieuses antithèses. C'était désormais au premier Paris Corréon qui était réservé l'honneur de sauver la société. Le grand style allait continuer l'œuvre du grand homme; le penseur était l'héritier direct de Napoléon. C'était même le seul Napoléon possible de notre temps (le Napoléon d'aujourd'hui a prouvé le contraire). L'univers s'agenouillait devant ces pompeuses promesses et attendit en silence. Mais l'Événement, il faut bien le dire, ne sauva rien, pas même *Tragalabas*, cette homérique apothéose du porc aux choeux.

Après cinq mois de tartines élogiques et poitrinaires, l'Événement descendit du Sinai de la politique, et se transforma en canard. Olympe se fit colporteur de faits-Paris.

Il ne faudrait pas confondre le canard de l'Événement avec le canard plus modeste de la Patrie. Ce dernier est sans prétensions; il se sert quotidiennement dans les colonnes de la troisième page comme en cas et comme rédacteur supplémentaire. Une ravaudeuse sédente, un portier romanesque, une carpe savante, moins que cela, une simple laitière échouée dans le lac de Genève, tout est bon à la Patrie. Le cui-ni-er en chef de ce journal n'a pas de préférence à l'endroit des vialités littéraires; il les aiment tous sans exception dans la basse-cour de sa rédaction paternelle. L'Événement, au contraire, ne peut oublier le splendour de son point de départ; l'ange déchu se souvient du ciel: *Better to reign in hell than serve in heaven*. Il cite sa phrase, sculpte sa pensée, monumentalise son canard. De plus, il n'accorde droit de bourgeoisie qu'aux canards politiques. Tantôt il s'agit de M. Victor Hugo, chargé de former un cabinet; tantôt il est question d'un nouveau système de M. de Girardin, *système fulgurant*, destiné à changer la face de l'Europe. M. Victor Hugo a dit ceci, M. de Girardin a fait cela. Une dame demandait hier à M. Victor Hugo, etc.... Une lettre a été adressée à M. Emile de Girardin, etc.... L'Événement ne reconnaît que deux hommes, deux penseurs, deux géants, deux microcosmes, M. Hugo et M. de Girardin.

Depuis que l'Événement est entré dans sa seconde phase (la phase du canard), il s'est fait le catafalque de la Presse et l'atourneur de M. de Girardin. C'est ce journal qui annonce dernièrement que la séance de la Presse avait causé à la Bourse une baisse de 2 fr. 50 c. L'Événement déclarait la semaine dernière que l'acquiescement de la Presse avait jeté dans la population parisienne une émotion telle, que pour trouver trace d'une pareille agitation il fallait remonter jusqu'au 24 février 1848. Le lendemain la Presse se hâta de reproduire ces importants entre-fillets en les faisant précéder de la formule sacramentelle: *On lit dans un journal*. Or, il n'est peut-être pas inutile d'apprendre au public que l'Événement et la Presse se font dans les mêmes bureaux, se réunissent sur la même table, se tirent à la même presse mécanique. M. de Girardin qui gouverne la Presse du matin et qui règne sur l'Événement du soir, corrige lui-même les épreuves de sa propre glorification. Quand l'Événement annonce modestement que M. de Girardin est le plus grand homme d'Etat que la France ait possédé depuis Colbert, nous savons, à n'en pas douter, ce que M. de Girardin pense de lui-même.

L'une des plus grandes maladies de notre époque, c'est le personnelisme; jamais l'adoration du moi n'a été si exclusive et si universelle. Que M. de Girardin ait foi en lui, rien de mieux; il a assez de talent pour pouvoir faire quelque chose de son intelligence; qu'il croie fermement que sa trilogie ministérielle est l'ancre de salut de l'avenir, c'est une opinion qui n'est pas plus irraisonnable que le système du Circulus ou la théorie de l'anarchie. Mais qu'il se réponde sur tous les tons et dans tous ses journaux, qu'il est le seul homme d'Etat et le seul homme de cœur du dix-neuvième siècle, il se persuade que la France entière partage sa conviction, voilà ce qui me paraît fort. Ce n'est pas moi qui contesterai les qualités éminentes du rédacteur en chef de la Presse et de l'Événement, mais, malgré toutes les ressources de son esprit, M. de Girardin manquera toujours le but, qu'il se propose d'atteindre. M. de Girardin qui sait beaucoup de choses est dans une profonde ignorance à l'égard de lui-même. Ce qu'il semble savoir le moins, c'est le précepte romantique. Il ne se connaît pas, et c'est parce qu'il ne se connaît pas qu'il s'agitera toujours dans le vide et qu'il poursuivra sans jamais la saisir la suprême ambition de toutes sa vie.

Après bien des tâtonnements et des hésitations, M. de Girardin, appuyé sur ses deux journaux, a définitivement franchi le Rubicon. Aujourd'hui il est franchement socialiste, et dans l'épanchement des conversations intimes il avoue, s'il faut ajouter loi à quelques indiscretions, le secret de cette évolution depuis longtemps prévue. Le socialisme manque d'hommes, dit-il, dans l'époque bouleversée que nous traversons, toutes les doctrines peuvent avoir leur quart d'heure de triomphe, même les plus extravagantes. Si le socialisme vient à l'emporter un jour, c'est moi qui serai le modérateur de ce parti sans chef, et qui sait si du même coup je ne pourrais pas faire l'application de mes idées, repoussées jusqu'à présent par tous les gouvernements?

M. de Girardin est condamné à vivre dans une illusion perpétuelle. Depuis quinze ans il n'a qu'une ambition, la possession du pouvoir pour faire triompher, j'en suis certain, ce qu'il croit indispensable à la prospérité de son pays, et il est le seul homme en France qui ne comprend pas que ce pouvoir qu'il poursuit avec une opiniâtreté sans exemple, il ne l'atteindra jamais. Son rôle est celui de Sisyphe. Pendant toute sa vie il roulera péniblement le rocher de ses espérances, et ce rocher retombera incessamment sur lui. Lorsqu'il aura plus qu'à étendre la main pour saisir le portefeuille tant désiré, le portefeuille s'éloignera de lui-même plutôt que de se laisser prendre. Et cependant M. de Girardin a plus de talent, plus d'initiative, plus d'idées et autant de cœur peut-être que la plupart des hommes qui se sont succédé au pouvoir dans ces derniers temps. Haute leçon de moralité dans une époque où l'on fonce chaque jour que rien ne compromet! M. de Girardin, c'est le châtiment de son passé, est destiné à être l'instrument de tous les partis, et tous les partis le briseront sans pitié le lendemain de la victoire.

En 1836, quelques jours après la fondation de la Presse, M. de Girardin appela le mini-ère Molé à son laime de M. Guizot. Que fait M. Molé pour M. de Girardin? Je ne parle pas des invitations à dîner et des petits services courants. En 1810, M. de Girardin souffrit M. Guizot en bain de M. Thiers; c'est lui qui prend la plus large part à la formation du cabinet du 29 octobre. Il s'agit, se deméne,

court chez celui-ci, rapproche celui-là, et pendant trois ans il met son journal au service de l'administration qu'il a en quelque sorte installée. Plus tout à coup il se retourne contre ce cabinet qui est en partie son œuvre, et accuse tout bas M. Guizot d'ingratitude. A partir de ce point, il attaque le chef de la doctrine dans la *Presse* et vote contre lui au parlement. Réduit au rôle de Cassandre politique, il prédit catastrophe sur catastrophe, et la révolution de 1848 le venge complètement de l'ingratitude des hommes d'État de la monarchie. Après avoir commencé par louer le gouvernement provisoire, qui compte dans son sein un ami personnel de M. de Girardin, il le bat en brèche. M. de Lamartine s'est montré aussi oublieux à l'égard du rédacteur en chef de la *Presse* que les ministres de Louis-Philippe. Sisyphé! Sisyphé! Plus tard, c'est M. de Girardin qui pèse le sien par la candidature de M. Louis Bonaparte à la présidence. Cette fois il peut supposer qu'il va arriver de plain-pied avec l'élu du 10 décembre; mais M. Louis Bonaparte, en remerciant M. de Girardin du concours que ce dernier a bien voulu prêter à sa candidature, lui vante les douceurs du journalisme et n'a pas l'air de se douter de l'existence de la triologie politique. M. de Girardin écrit-elle que les socialistes, en admettant pour un instant l'hypothèse de leur succès, se montreraient plus reconnaissants que M. Molé, Guizot et Lamartine, que Louis-Philippe et Louis-Napoléon? M. Proudhon ne demande pas mieux, et je le comprends parfaitement. Que M. de Girardin fraie la voie à la théorie de l'anarchie; M. Ledru-Rollin, M. Louis Blanc, M. Considérant consentent à accepter le rédacteur de la *Presse* comme un auxiliaire. Mais à l'heure où se partageraient les dépouilles ministérielles, M. de Girardin serait imployablement rejeté dans les rangs d'une opposition nouvelle; l'opposition, c'est-à-dire la lutte, telle est la tâche de M. de Girardin. M. de Girardin luttera sans cesse et toujours, tantôt contre celui-ci, tantôt contre celui-là, malgré lui, par la force des circonstances; je suis convaincu qu'à l'heure qu'il est le rédacteur de la *Presse* serait inaccessible à toute tentative de corruption, et cependant il représente dans le journalisme, en dépit de lui-même, ces capitaines de compagnies franches qui allaient s'enrôler sans parti pris à l'avance sous un drapeau ou sous un autre. Vingt-quatre heures de pouvoir valent mieux que vingt-quatre ans de journalisme, disait un jour M. de Girardin devant celui qui écrit ces lignes. Mais le pouvoir est l'haque inabordable que poursuivra sur tous les océans de la politique ce proselit de toutes les administrations condamné au journalisme, c'est-à-dire à la lutte à perpétuité. Il aura conquis par son industrie, par son activité, par son talent qui est immense la richesse et même une certaine popularité, mais la popularité et la richesse ne lui feront que mieux sentir tout ce qui manque encore à son ambition. Haute leçon de moralité, a-t-il dit au milieu de cet article, ce n'est pas de trop de le répéter à la fin.

JUNIES REDIVIVUS.

Courrier de Paris.

C'est la semaine aux nouvelles : quelle fête! Chaque matin votre journal, ce diseur de bonne aventure, vous apportait la sienne. On vous a donné votre pain quotidien sous toutes les formes. Heureux janvier, c'est son privilège, l'abondance et la variété. Il frappe à toutes les portes, et toutes les portes s'ouvrent. Janus, son patron, avait deux visages; lui, il en a cent, il en a mille. C'est le plus éveillée, le plus actif et le plus curieux de tous les mois. Infatigable marcheur et danseur plus infatigable encore, il est de toutes les fêtes; c'est le Juif errant du plaisir; il ne quitte jamais ses sandales, et l'on n'a pas besoin de lui dire : Marche, marche! C'est le mois aux trente jours et aux mille et une nuits. Pauvres faineurs d'almanachs et d'allégories, c'est en vain que vous le montrez vif, cassé, géloissant et malin; il rit dans sa barbe de neige et se moque de votre complainte. Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard! comme dit le Toinon du *Malade imaginaire*.

Par où commençons-nous? Que dire et que ne pas dire? On a fait du bruit partout. Il se donne vraiment depuis huit jours des représentations extraordinaires; le répertoire est riche, et toutes les troupes ont donné. Nouvelles politiques, scientifiques et artistiques, nouvelles étrangères et nouvelles judiciaires, chronique des salons, des rues et des théâtres, sans compter les faits divers, voilà notre programme; nous ne le remplissons pas.

Dans cette fourmière, vous distinguez d'abord le groupe des savants, comme dirait un phalanstérien. Voilà un hiver qui les occupe, et ils auront beaucoup travaillé... dans les mages. Ils viennent de découvrir des taches dans le soleil, et ils signalent à l'envi des effets de neige dans toute l'Europe. Oh! la belle chose que la science! s'écrierait encore M. Jourdain.

A propos de science, l'Institut a eu son lion : c'est lord Brougham, qui lui a fait mardi un *speech* sur la propagation de la lumière. Les théories de Sa Grâce ont paru nouvelles à ceux qui ne connaissent pas les travaux de Newton. Dans la soirée, le noble lord est allé poursuivre ses expériences au bal de son collègue M. Dupin.

C'était éblouissant (il s'agit du bal), et Fouquet recevait Louis XIV n'était pas plus mignonne. Pourquoi n'y a-t-il plus de *Scenery* pour décrire ces astragales? Le hasard, qui est parfois un aussi grand maître de cérémonies que l'étiquette, avait réglé les pas et la cadence. Suivant les prescriptions du formulaire des cours, il y a eu trois entrées de ballet successives sur des airs appropriés au monde qui les composait et aux sympathies des danseurs. La pretaillante, la gavotte et la polka avaient leurs représentants. Au point du jour, toutes ces nuances chorégraphiques se sont fondues dans une seule sous la chaleur des rafraîchissements. La fraternité opérait sous la forme d'un verre de punch ou d'un biscuit glacé, et un moment ces trois mondes séparés par

l'abîme des révolutions ont pensé, je veux dire dans la même chose.

« Ils dansent, ils payeront, » dirait Mazurin plus que jamais. Chaque maison un peu comme il faut a son orchestre immovible. En dépit des frimas, l'excitation du bal inflige aux Parisiens la température des tropiques. La danse vous prend des neiges, du soir et du jour vous lâche plus jusqu'au lendemain. On passe ses nuits en serro chaude et dans les sensations d'un bain russe.

O vous, modeste citadin, qui regardez pételement votre logis, prenez garde de trouver l'enfer à la porte du paradis. La ville est notamment parcourue par des légions de vilains diables qui en veulent à la bourse des porteurs d'habits noirs et de souliers vernis. Le crime, qui rôde la nuit par les rues, se réfugie en plein jour dans la loge des concierges. Le fait judiciaire est là pour attester que ces petits et grands dignitaires du cordon ne reçoivent jamais plus de visites suspectes. Ces vigilants gardiens de la propriété ont bien de la peine à conserver la leur. Les malfaiteurs vont parfois dénicher la des magots qu'on n'y soupçonnait guère, et l'on pourrait s'étonner de l'incroyable quantité de trésors que contient la niche d'un portier. Il faut glisser sur ces petites drôleries pour arriver à la grande.

Dans le roman et ailleurs on a souvent écrit l'histoire de l'ambitieux; sous ce rapport la confidence d'un sieur Vannevez, condamné en cœur d'assises, se recommande aux futurs historiens de notre temps. « Je n'ai qu'une ambition, écrivait ce César de la boutique à un ami, c'est qu'après la fortune je voudrais la considération. Si je ne veux que de l'argent, j'entrerai dans une famille de charcutiers qui me donnerait une dot superbe; si au contraire je prends une femme dans l'aristocratie, j'aurais des honneurs et peu de tout d'argent; il me faut les deux, voici comment : Je suis électeur, c'est bien; demain je serai juré; puis me voilà devenu, par un mariage distingué, capitaine en premier dans la garde nationale. C'est vous dire qu'au bout de deux ou trois ans on est chevalier de la Légion d'honneur, invité aux soirées du gouvernement, aux réceptions du jour de l'an, on est officier supérieur, et le reste s'ensuit. » Voilà le rêve, appuyé sur des états de service qui malheureusement ont conduit l'ambitieux au bagne. Quelle chute!

Il est plus que jamais question d'établir dans le plus beau quartier de Paris un établissement hospitalier pour la roulette sous le titre de *Cercle des Etrangers*. C'est une mesure de salut public provoquée, dit-on, par la police elle-même qui se voit en butte à d'interminables réclamations à propos des maisons de jeu clandestines qui s'ouvrent à tout venant. Pourquoi ne tolérerait-on pas ce qu'on ne peut empêcher, surtout quand le trésor public profiterait de la tolérance de l'État? L'argument nous paraît sans réplique, et le *Cercle des Etrangers* va nous tirer d'un cercle vicieux. Frascati est mort, vivit Frascati. Les casuistes l'emportent et les partisans avaient tort. Il faut que le biribi soit réhabilité par l'égard pour la morale. Ne réglez plus le jeu parmi les plaisirs illicites, et n'abandonnez plus son temple aux dieux incconnus, il est d'assez bonne main pour lever la tête et marcher enseignes déployées. D'ailleurs l'administration n'a rien à se reprocher envers ses administrés, on ne dira pas qu'elle pille les des à leur intention; *Cercle des Etrangers*, c'est aux étrangers qu'elle procure des moyens légaux de se ruiner, les Parisiens sont prévenus que c'est un plaisir qui doit leur rester étranger et qui ne les regarde pas. L'avertissement s'adresse aussi bien aux provinciaux puisque la roulette ira se promener dans les départements. En effet, vivante l'été, le biribi se fera bucolique et champêtre, il voyagea pour l'agrément de son monde, il aura son château dans le Nord et sa villa dans le Midi : *Rouge perd et rien ne va plus*, voilà les mots sacramentels qui feront bientôt le tour de la France.

Passons à d'autres jeux du sort. La nouvelle se confirme : la Muse du chœur des *Méditations* prend la livrée du roman-feuilleton. M. de Lamartine s'est engagé à écrire un roman, *Geneviève*, en seize volumes, que d'habiles gens lui payent quatre cent mille francs. Molière consultait sa servante, M. de Lamartine dédie *Geneviève* à la sienne. D'autres attachent des noms dorés au frontispice de leur livre, l'illustre poète met au sien l'arrêlé du pauvre et le place sous la bédiction de la vertu. Cette nouvelle immortelle a nom *Reine Garde*; les *Elvire* du beau monde sont furieuses de la préférence et ne dissimulent pas leur dépit : « Il ne lui manquait plus, disait l'une, que de faire un roman de cuisinière. »

Les importants ou les indiscrets qui se targuent d'avoir pénétré les intentions du poète et de lui avoir dérobé son secret, répètent à l'envi que ces apparences d'ivraie courent une vigoureuse satire des choses et des personnes contemporaines; c'est une nouvelle galerie de portraits qui verra grossir le nombre de ses expositions annuelles.

Le portrait est à la mode, même parmi les peintres. Un humoriste dirait que l'histoire se rapetisse dans tous les genres. On parle d'un banquier célèbre qui a demandé son portrait à quatre de nos artistes les plus distingués. Ce César de la finance leur a thété son image sous autant de costumes différents : en vert, il est Autrichien, rouge en Anglais, bleu en Prussien et tricolore en Français; les couleurs changent, mais c'est toujours le même visage; la postérité ne s'y trompera pas. C'est le même qui répondait à une demande d'imprimé remboursable sous huit jours : « Je ne prête pas à la petite semaine. » Cependant, lui objectait le demandeur, en 1830, après les journées de juillet, vous avez dit : — Ah! oui, c'est juste... j'ai prêté à la grande. »

Il est temps d'aller chercher nos nouvelles en dehors de l'enceinte continue, et même beaucoup plus loin; jusqu'à Simpson par exemple (voir la vignette ci-jointe). Quatre personnes y ont trouvé la mort dans la matinée du 47 janvier, au milieu des horreurs d'une tourmente. On cite parmi les victimes le vicar de l'hospice M. Arnacker. Il aura probablement péri en volant au secours des voyageurs. Au mo

de juin 1845, cet intrépide jeune homme avait failli périr au même endroit, en prélevant de s'ourmes surpris par l'avalanche près de la galerie des glaciers. On comprend que son dévouement ait trouvé plus d'une fois l'occasion de s'exercer sur cette route périlleuse de quinze lieues, qui monte ou s'incline parmi les âlimes, d'puis les gorges de Crevoila jusqu'à la descente de Breig.

En Angleterre, le dévouement de lady Franklin, qui avait commencé par exciter l'admiration générale, finit par rallumer la fièvre des paris. Des somnambules consatérables sont engagés pour et contre la réussite de l'expédition à laquelle la généreuse Anglaise a consacré toute sa fortune. Elle a équipé une flotte et recruté une armée d'aéronautes qui doivent s'élever jusque dans les hautes régions des pôles, à la recherche de son mari. On a prêté pour stimulant au zèle de lady Franklin les révélations d'un somnambule, comme si l'amour conjugal n'était pas capable d'opérer ce miracle d'un époux sauvé par sa femme. Il est question d'une souscription nationale dont les produits seraient destinés à subvenir aux frais d'une autre tentative, dans le cas de la non-réussite de la première. La reine Victoria, qui comprend tous les dévouements conjugués, a fait inscrire son nom en tête de la liste.

La reine, dont la position intéressante (c'est la septième) vient d'avoir un heureux dénouement, avait demandé un concert à mademoiselle Jenny Lind pour célébrer son jour de relevailles; mais la cantatrice s'est excusée : elle venait de signer un engagement avec le directeur du théâtre de la Havane. Mademoiselle Lind recevra une haute paye de dix-huit cent mille francs pour quinze mois de service. C'est imposable.

A Paris, lord Normanby prépare un *bal roué*; il y aura fête aujourdhui à la salle Saint-Cécile; hier c'était la salle Vendoutor qui donnait les violons, et puis viedra le bal des artistes dramatiques à la salle Favart, mais c'est toujours le même air pour la même chanson; il est temps que le théâtre varie un peu l'accompagnement.

Voici une grande nouveauté, mademoiselle Rachel qui ne réussit pas! Faut-il s'en prendre à la pièce, *Mademoiselle de Belle-Isle*, faut-il s'en prendre à l'actrice? Cet ouvrage de M. Dupas obtint un brillant succès autrefois, et c'était mademoiselle Mars qui remplissait le principal rôle. L'excellente comédienne aurait-elle emporté la pièce avec elle comme tant de chefs-d'œuvre contemporains? Faute de loisir et de place suffisante, on ne saurait rappeler ici tout ce que l'imitable Mars avait vu dans ce rôle exécuté et brusqué, tout ce qu'elle y déployait d'art séduisant, de qualités supérieures, d'ingénuité pathétique, de grâce exquise et incomparable. D'abord elle avait le sentiment de la situation, qui est bien romanesque pour ne pas dire fantasque, et elle y mettait l'adoucissant et le correctif; elle avait le regard doux, ferme et chaste, le geste fier ou désespéré; elle s'établissait dans le drame, car c'en est un, sans sortir de la comédie; elle était passionnée quand il le fallait, tendre sans abandon, enjouée parfois, digne et vraie toujours. Elle avait creusé son rôle, qui grandissait sous ses études; cette prose heureuse et superficielle s'était enbellie sous sa parole; son jeu illuminait chaque scène, à chaque sentiment elle avait donné sa nuance propre et marqué la pièce entière de son cachet, si bien qu'elle pouvait se dire avec un orgueil légitime : « Malheur à qui présomptueux qui s'aviserait d'y toucher après moi. » C'est que mademoiselle Mars était non-seulement une comédienne accomplie, mais une femme supérieure, encore plus jalouse des conquêtes de son art que des triomphes de son amour-propre; c'est qu'elle cherchait la perfection là où tant d'autres ne poursuivent que le succès, et qu'elle n'était pas d'humeur à s'en faire un à tout prix. L'incomparable fortune qui couronna les tentatives de mademoiselle Mars jusque dans les ruines de sa jeunesse et de sa beauté tenait encore à d'autres causes : par exemple, sa personnalité n'était pas exclusive à ce point de rapporter tout à soi et de se faire un holocauste du talent de ses associés; elle s'étudiait à étendre son répertoire au lieu de l'amoinir, et loin de répudier les nouveaux rôles qui lui étaient offerts, elle se montrait toujours disposée à leur prêter l'armure de son talent.

Il en résulte qu'à soixante ans mademoiselle Mars emportait encore des succès d'éclat, et qu'elle couronnait sa carrière par la création de *Mademoiselle de Belle-Isle*, lorsque l'art profond de mademoiselle Rachel, servi par une brillante jeunesse, y trouva un mécompte et un échec. Sans doute elle fera toujours bien de tenter de nouvelles conquêtes, à la condition toutefois d'inventer d'abord pour ces œuvres prosaïques la poésie qu'elle trouve tout faite dans les chefs-d'œuvre tragiques dont elle est interprète la plus habile. Sauf le cinquième acte, où mademoiselle Rachel a touché juste, elle a joué au hasard dans cette pièce de hasard, ou jamais peut-être M. Alexandre Dumas ne se montra plus spirituel et plus entraînant, mais on la passion est si voisine de la déclamation, où les nuances sont sacrifiées aux coups de théâtre, et où l'actrice n'a rien ou presque rien à lui de ce qui devait l'être. On dit pourtant qu'à la dernière répétition l'actrice était fort admirée; elle avait été touchante, terrible, inspirée, pathétique; toujours est-il qu'à la représentation véritable, le public, en l'applaudissant, a cédé à la force de l'habitude et qu'il a admiré par reconnaissance.

Amant alterna *Gomara*. Nous voilà aux *Chercheurs d'or* de la Porte-Saint-Martin et au *Pied de mouton* de la Gaité.

Le comte de Montalgré, le chercheur d'or, est un aventurier ruiné par le jeu, qui s'est fait le chef d'une bande d'émigrés aux bords du Sacramento. Sa femme, qui l'a suivi par devoir, retrouve dans ces lointains parages un jeune médecin dont elle est aimée. En même temps elle a le malheur de plaire au roi de *Sables d'or*, Mexicain d'origine, basané de visage, aussi riche que Montalgré est pauvre; ces deux hommes se font aussitôt une guerre acharnée, l'un court sur un bien de l'autre : Montalgré convoite l'or d'Andrés, et Andrés en veut à la femme de Montalgré. Comme elle a le don de la seconde vue, Montalgré profite d'une

crise du sommeil magnétique pour lui arracher le secret de la cachette où André a enfoui ses lingots. Cette cachette est un tombeau de famille mal défendu par les Peaux-rouges, qui se laissent enlever le magot d'André. On poursuit le ravisseur, qui livre sa compagnie pour s'enfuir plus vite avec la prise; mais atteint d'une arquebuse, il vient mourir sous les yeux de sa femme qui lui pardonne; la veuve épousera le médecin. Enrichi d'incidents innombrables, vivement intrigué, bien écrit, bien joué et illustré de brillants décors, ce drame a complètement réussi. On a beaucoup applaudi le nom des auteurs, MM. Marc Fournier et Paul Duplessis.

Deux vaudevilles, les *Métamorphoses de Jeannette* (Variétés) et la *Perle des servantes* (Montansier), se sont glissés à la dérochée dans l'ombre du dimanche. Cette Jeannette des *Métamorphoses* est grisette, paysanne, baronne, et se tire à merveille de ces changements à vue. Ainsi de la *Perle des servantes*, chaste Suzanne entre deux vieux garçons. Cette Babet la rusée, les mène par leur vilain nez; elle les brouille, elle les raccommode, et gagne honnêtement une dot très-honnête. Mais voilà de belles histoires à conter au lendemain du *Pied de mouton*!

C'est une de ces pièces rares, du bon temps où l'on riait au mélodrame, où l'on admirait les mécaniques prenant la parole dans les féeries; on n'y entendait goutte, mais on riait, après avoir écouté de toutes ses oreilles; on riait d'autant plus que l'on n'y avait rien compris, et bonheur sur prémel vingt feuilletons ne se donnaient pas le mot pour embrouiller la question le lundi suivant. Le *Pied de mouton* fut joué pour la première fois en 1807, au lendemain d'Austerlitz, à la veille de Friedland, et à la cour comme à la ville, les aventures de Nigaudins furent plus courues que les bulletins du *Moniteur*; demandez plutôt à Lacarille. Martinville est l'auteur de la pièce, une féerie qui se moque des féeries, qui traite les actions héroïques comme choses bouffonnes, si bien que de moqueries en moqueries, la police



Une avalanche.

du temps prit l'éveil, et qu'on parla d'interdire le *Pied de mouton*. Mais les Parisiens y avaient pris goût, Riblé lit du bruit, l'auteur redoubla d'épigrammes, et la censure se borna à rayer la pièce de l'annonce quotidienne du *Moniteur*. Le *Pied de mouton* fut joué deux cents fois de suite; il survécut à l'empire; la restauration vint, et il entra la restauration. Nous voici en république, et on reprend le *Pied de mouton*. Et vos intelliges...

de feux de Bengale. Notre vignette vous montre ces merveilles en raccourci.

La pièce, revue, corrigée et augmentée, a été très-applaudie sous sa nouvelle rubrique: Cogniard frères et C. L'ombre de Martinville sourirait à Numa, le plus effaré, le plus comique et le plus charmant des Nigaudins. Avec les décorations et les ballets en voilà jusques à Pâques ou à la Trinité.

P. B.

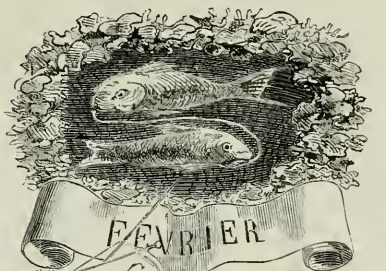


On écrivait autrefois *febrer*, et cette orthographe approchait davantage du mot latin *februarius*, auquel l'arron donne l'origine suivante : « *Februum*, chez les Sabins, signifiait purification. *Februarius* est ainsi nommé de ce que pendant ce mois on sacrifie aux dieux infernaux. Je crois que *februarius* vient plutôt de *februatus*, nom du jour expiatoire où les Luperques parcourent tout nus l'ancienne ville du mont Palatin entourés de la foule du peuple. »

Cette étymologie paraît naturelle : les Romains faisaient des sacrifices pendant les douze derniers jours de l'année pour se purifier et pour demander aux dieux le repos des âmes des morts, et, comme ces sacrifices et ces purifications étaient appelés *februales*, on a dû nommer le mois où se faisaient ces purifications et ces sacrifices *februarius*.

Ovide, dans ses Fastes, donne la même origine au nom de février.

« *Februa*, chez nos pères, signifiait cérémonie expiatoire, et en plus d'une circonstance aujourd'hui cette étymologie



Le soleil, durant la plus grande partie de ce mois, parcourt le signe du verseau, et il entre vers la fin dans le signe des poissons.

Voici ce que dit Ovide sur l'origine des poissons :

« Poissons, c'est vers vous que se dirigent les chevaux du soleil. Astres voisins aujourd'hui dans le ciel, vous étiez autrefois frères dans les ondes, où votre dos humide porta deux divinités. Alors que Jupiter combattait pour l'empire du ciel, Dioné, fuyant l'horrible Typhon, était parvenue jusqu'à l'Euphrate, emportant avec elle Cupidou enfant. Elle s'était assise sur les bords du fleuve qui arrose la Palestine; l'extrémité de la rive était plantée de peupliers et de roseaux; mais ce fut surtout en voyant des saules que Dioné espéra se dérober à tous les regards. Elle s'y cache; mais soudain le vent mugit dans la forêt. Pâle de frayeur, elle se croit tombée déjà entre les mains de ses ennemis; elle presse son enfant sur son sein et s'écrie : « Nymphes, secourez-nous! sauvez deux divinités! » Elle dit et s'élance : deux poissons juvéniles la reçoivent, et c'est à cause de ce bienfait que nous les voyons aujourd'hui briller dans les eaux. Jamais, depuis ce temps, le poisson n'a paru sur la table des Syriens; ils craindraient, en mangeant un poisson, de commettre un sacrilège. »

Nigidius raconte que ces poissons étaient dans le fleuve Euphrate; qu'ils y trouverent un œuf d'une énorme grosseur, qu'ils le roulerent sur le rivage; qu'une colombe, ou l'oiseau de Vénus, vint le couvrir, et que peu de jours après il en sortit la déesse de Syrie, la même que Vénus. Cette déesse s'intéressait au bonheur des hommes et fit pour eux tout ce qu'elle crut de plus utile. Son respect pour les dieux, et sa bienfaisance envers les hommes lui ayant mérité le plus grand éloge, Jupiter voulut savoir ce qu'elle désirait; en conséquence, ce Dieu donna aux poissons une place parmi les douze signes du Zodiaque. Depuis ce temps, les Syriens ne mangent plus de poissons, et ils honorent singulièrement les colombes.

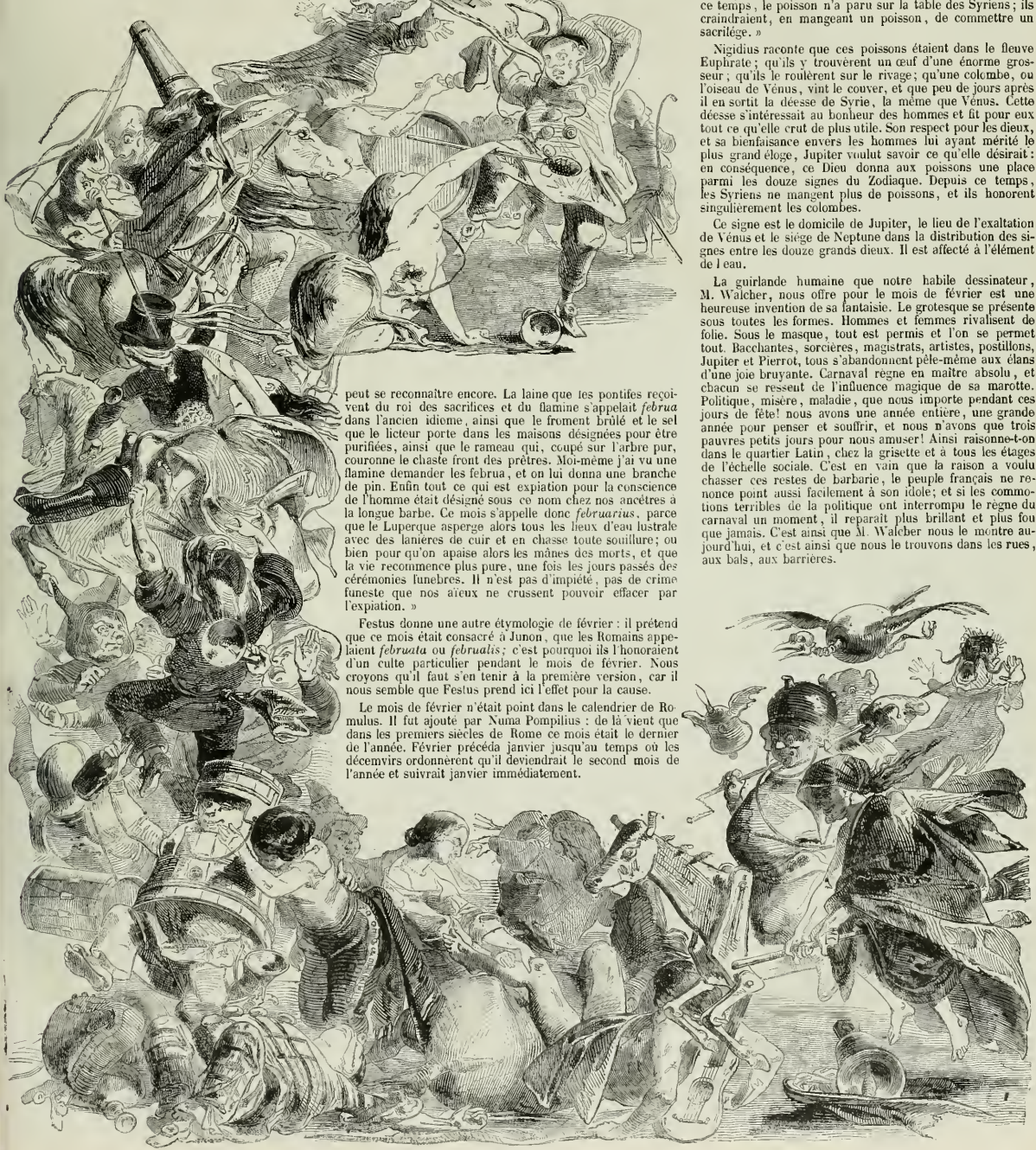
Ce signe est le domicile de Jupiter, le lieu de l'exaltation de Vénus et le siège de Neptune dans la distribution des signes entre les douze grands dieux. Il est affecté à l'élément de l'eau.

La guirlande humaine que notre habile dessinateur, M. Walcher, nous offre pour le mois de février est une heureuse invention de sa fantaisie. Le grotesque se présente sous toutes les formes. Hommes et femmes rivalisent de folie. Sous le masque, tout est permis et l'on se permet tout. Bacchantes, sorcières, magistrats, artistes, postillons, Jupiter et Pierrot, tous s'abandonnent pêle-mêle aux élans d'une joie bruyante. Carnaval règne en maître absolu, et chacun se ressent de l'influence magique de sa marotte. Politique, misère, maladie, que nous importe pendant ces jours de fête! nous avons une année entière, une grande année pour penser et souffrir, et nous n'avons que trois pauvres petits jours pour nous amuser! Ainsi raisonnent-on dans le quartier Latin, chez la grisette et à tous les étages de l'échelle sociale. C'est en vain que la raison a voulu chasser ces restes de barbarie, le peuple français ne renonce point aussi facilement à son idole; et si les commotions terribles de la politique ont interrompu le règne du carnaval un moment, il reparait plus brillant et plus fou que jamais. C'est ainsi que M. Walcher nous le montre aujourd'hui, et c'est ainsi que nous le trouvons dans les rues, aux bals, aux barrières.

peut se reconnaître encore. La laine que les pontifes reçoivent du roi des sacrifices et du flamme s'appelait *februa* dans l'ancien idiome, ainsi que le froment brûlé et le sel que le licteur porte dans les maisons désignées pour être purifiées, ainsi que le rameau qui, coupé sur l'arbre pur, couronne la chaste front des prêtres. Moi-même j'ai vu une flamme demander les *februa*, et on lui donna une branche de pin. Enfin tout ce qui est expiation pour la conscience de l'homme était désigné sous ce nom chez nos ancêtres à la longue barbe. Ce mois s'appelle donc *februarius*, parce que le Luperque asperge alors tous les lieux d'eau lustrale avec des lanieres de cuir et en chasse toute souillure; ou bien pour qu'on apaise alors les mânes des morts, et que la vie recommence plus pure, une fois les jours passés des cérémonies lugubres. Il n'est pas d'impiété, pas de crime funeste que nos aïeux ne crussent pouvoir effacer par l'expiation. »

Festus donne une autre étymologie de février : il prétend que ce mois était consacré à Junon, que les Romains appelaient *februa* ou *februatis*; c'est pourquoi ils l'honoraient d'un culte particulier pendant le mois de février. Nous croyons qu'il faut s'en tenir à la première version, car il nous semble que Festus prend ici l'effet pour la cause.

Le mois de février n'était point dans le calendrier de Romulus. Il fut ajouté par Numa Pompilius : de là vient que dans les premiers siècles de Rome ce mois était le dernier de l'année. Février précéda janvier jusqu'au temps où les décemvirs ordonnèrent qu'il deviendrait le second mois de l'année et suivrait janvier immédiatement.



Revue agricole.

UN NOUVEAU APPAREIL DÉSINFECTEUR. — LE BON JARDINIER.

Insensés que nous sommes ! nous allons chercher l'or au delà des mers, à travers mille périls, dans des déserts insalubres, au prix de fatigues excessives, tandis que chacun de nous possède ici même, entre les murs de son habitation, sous son toit, sa petite Californie particulière et intime, qui peut lui valoir des trésors.

Si nous traçons un soret que, sous l'ancien régime, on aurait qualifié un *pu gras*, nos aimables lectrices nous pardonneront à cause de son importance; et puis, ne sommes-nous pas en carnaval?

Il n'y a pas deux ans, M. Dumas, simple professeur de chimie, rappela à ses collègues de la Société d'encouragement le noble but de leurs travaux : *La vie à bon marché pour tous; la vie saine pour tous!*... et il signala judicieusement comme l'une des premières à résoudre, la question de la désinfection de l'engrais humain.

Transformer le *magma* délétère (un magma en chimie est un marc de toute composition) de tant de milliers de cloaques, une matière aux émanations pestilentielles, qui est pour nos cités une nuisance, en une substance d'une innocuité complète, inoffensive à l'odorat comme une saine farine, et qui sera pour notre agriculture un bienfait, est un problème qui touche à la fois à l'économie et à l'hygiène, et que se sont posé plusieurs esprits distingués : Olivier de Serres, Ferrero, Chaptal, Mathieu de Dombasle, le maréchal Bogaard, Parent-Duchâtelet, et MM. Boussingault, Payen, Gasparin, J. Girardin, etc.

Déjà, en 1826, M. Salmon fabriqua une poudre absorbante très-peu coûteuse, en calcinant, dans des cylindres de fonte, la vase qui se trouve dans des rivières, étangs ou fossés, et qui renferme naturellement des débris organiques et, par conséquent, une abondance de carbone. Un hectolitre de cette poudre désinfectait un hectolitre de l'horrible magma. On raconte que M. Darcel, ayant assisté à une des premières expériences de ce genre, en 1835, par le procédé Salmon, emporta soigneusement une petite quantité de la matière traitée. De retour chez lui, il la déposa sur une assiette, qu'il fit circuler dans le salon, où il avait nombreux compagnons. Personne ne put deviner quel sel inconnu, ou peut-être quel élément nouveau, le célèbre chimiste présentait ainsi en grande pompe.

Le procédé aujourd'hui placé en première ligne est celui de M. Siret, pharmacien de Meaux, à qui l'Académie des sciences a décerné, en 1845, une médaille d'or de 1,500 fr. Il résulte d'expériences par lui faites, sous le contrôle d'une commission composée de MM. Boussingault, Payen et Gasparin, qu'avec quinze ou dix-huit grammes de la poudre de M. Siret (poudre qui est un mélange de sulfate de fer, de sulfate de chaux, de houille, de goudron, de charbon de bois et de chaux vive), on peut désinfecter la masse d'engrais qu'un homme fournit par jour en moyenne; et cette quantité de poudre coûterait environ un demi-centime.

Voici venir M. Rohart, à qui le science devait déjà un excellent livre sur la fabrication de la bière. Il apporte aujourd'hui, dans le travail de désinfecter et vider un cloaque, deux notables perfectionnements. « Trois grandes causes, dit-il, peuvent contribuer à l'insalubrité ou à l'incommodité de cette opération : — 1^o la présence de l'hydrogène sulfuré; — 2^o la volatilisation de quelques sels ammoniacaux; — 3^o la matière odorante particulière aux déjections animales. — La première, ajoute-t-il, peut occasionner la mort dans certaines conditions; les deux autres ne peuvent être qu'un objet de *repulsion fort légitime*. »

« La bonne hygiène! elle existe donc un chimiste tolérant qui comprend les faiblesses de l'humanité, et qui pardonne au vulgaire son préjugé contre certains odeurs!... »

M. Rohart part du même principe que M. Siret : 1^o il confie à des acides minéraux ou à des sulfates alcalins ou métalliques la mission de lier les sels ammoniacaux, si disposés à se volatiliser. Il s'empare ainsi et rendra plus tard bon compte aux agriculteurs du précieux dépôt de l'azote, ce gaz qui est la richesse principale des engrais. — 2^o Il emploie des charbons, soit végétaux, soit animaux, dans les pores desquels viendront s'absorber et se condenser le gaz hydrogène sulfuré, mortel pour qui respire, et la matière odorante des déjections animales, cet objet d'une simple répulsion; il préserve ainsi nos poumons de tout danger et notre odorat de tout désagrément.

M. Siret conseille une désinfection quotidienne et préventive : on jette chaque jour dans le cloaque, en proportion de l'engrais humain qui l'aura pu recevoir la veille, telle dose calculée de poudre. M. Rohart ne s'explique pas à ce sujet; mais, soit que l'on ait désinfecté quotidiennement et par parties, ou que l'on ne s'y prenne qu'en bloc au moment de la grande opération d'exporter, il ajoute, comme garantie contre tout dégagement à prévoir du gaz fatal, un appareil fort simple et fort ingénieux.

C'est un tuyau de cuir qui se termine à un bout par une lampe et à l'autre bout par un entonnoir renversé. Le bout muni de l'entonnoir s'introduit dans la partie supérieure du cloaque, tandis qu'au-dessous fonctionne de son côté la lampe qui souffle chargée de décanter le magma, travail qui précède l'exportation des parties solides. La combustion de la lampe détermine dans le tuyau de cuir un courant ascendant des gaz qui ont pu s'engendrer dans le cloaque. Pas une bulle de gaz hydrogène sulfuré qui, se dégageant de l'infect liquide agité par la pompe, ne vienne s'engager sous l'entonnoir renversé et monter jusqu'à la flamme de la lampe. Or, ce foyer est entouré d'un long verre très-épais qui baigne. L'hydrogène sulfuré est ainsi forcé de venir se brûler, se décomposer et se perdre. Par surcroît de précaution, M. Rohart donne vers la partie du long verre une petite capsule de grès, qui s'échauffe à la flamme et dégage du chlore. De cette manière, si, par impossible, une quan-

tité quelconque de gaz hydrogène sulfuré échappait à l'action du foyer, dont la température ne saurait être évaluée à moins de six cents degrés, à la fois elle-même elle renverrait un courant de chlore qui la désinfecterait et donnerait naissance à quelques vapeurs d'acide chlorhydrique et à un léger dépôt de soufre, qu'il est facile de diriger au besoin dans la cheminée la plus voisine du lieu où l'on opère.

Une objection pourrait s'élever au sujet des chances d'inflammation que présente le gaz hydrogène sulfuré, lorsqu'il est mélangé dans les conditions voulues pour produire un gaz détonant. Or l'inventeur ajoute dans son tuyau de cuir, comme rempart contre l'invasion de la flamme à l'intérieur, une série de tôles métalliques, ainsi qu'on les emploie pour la lampe de sûreté des mineurs et pour le chalumeau à gaz.

Pour donner ample satisfaction aux marines les plus timorées, chaque tonneau de transport est aussi muni de son désinfecteur. Ce n'est plus un tuyau armé d'une lampe, mais un tuyau venant déboucher dans une caisse à l'avant de la voiture, laquelle caisse contient un grand excès de chlorure de chaux en dissolution. A supposer encore quelques faibles et derniers dégagements du gaz satanique par suite de l'agitation du tonneau, ce désinfecteur, qui est là ce qu'est le gardemarie à la viticulture cellulaire, en fait justice immédiate et complète.

Nous ne suivrions pas le praticien dans son mode de conversion du magma en poudre, inaccessible à la fermentation putride, nous attentionnés que le temps ait apporté sa sanction aux expériences qu'il annonce.

Nous en avons dit assez pour faire comprendre que l'ordonnance de ce pelire, rendue sous l'inspiration de M. Dumas, ministre de l'agriculture, pour exiger désormais l'emploi des procédés désinfectants dans toute exportation de magma, est très-facilement exécutable, et que cette mesure sage sera pour les cités une cause très-efficace d'assainissement. Mais aussi nous entrons dans un nouvel ordre de choses; la situation du propriétaire change singulièrement.

A partir du jour où l'engrais humain cesse d'être une nuisance et devient substance irréprochable, d'une exportation innocente et d'un emmagasinage insalubre, à laquelle il serait injuste de refuser le droit de libre circulation sur tout le territoire par la voie rapide et peu coûteuse des chemins de fer, l'agriculture en fait une demande énorme aux grands centres de population, et il acquiert une valeur venale considérable.

A qui serait tenté d'en douter, il suffira de rappeler sa valeur intrinsèque, l'utilité dont il le suit, et il suffira de rappeler que, d'après les évaluations des chimistes (cours d'agriculture de M. de Gasparin), la moyenne d'engrais fourni par l'homme dans le cours d'une année renfermerait 3 kilog. 61 d'azote, quantité suffisante, selon M. Boussingault, pour fournir l'azote nécessaire à la production de 102 kilog. de froment. Dans son livre, *Chimie de l'agriculture*, M. Liebig va plus loin : il établit des calculs qui l'engrais fourni par un homme peut, à l'aide de ce que les plantes obtiennent de l'atmosphère, servir à produire assez de grain pour le nourrir. M. Tackcray, un Anglais, qui a publié dans notre langue une fort bonne brochure sur les engrais, partage cette opinion.

Dès l'an 1669, lors de la découverte du phosphore, extrait d'un certain liquide, un alchimiste disait déjà : si l'on savait tout ce que contient ce liquide, on n'en perdrait pas une seule goutte. Liebig prétend que 100 parties de liquide d'un homme bien portant équivalent, sur une terre, à 1,300 parties de crottin frais de cheval, et à 600 parties de boisse de vache. Voyez aujourd'hui combien les agriculteurs anglais apprécient les phosphates! Vous lirez, au *Farmer's Magazine*, que les élèves de l'École d'agriculture que dirige M. Nesbitt, ont fait, en une année, environ trois cents analyses de tous les échantillons géologiques ou peut se rencontrer cette substance.

Voici ce qu'écrivait, en 1814, M. Schattenhamm au *Moniteur industriel* : « En utilisant tout l'engrais humain, les centres de bois de tourbe, les matières végétales et animales, on pourrait se passer, sinon entièrement, du moins en grande partie, du fumier des bestiaux. Ce résultat, qui rendrait libres les combinaisons de l'agriculture, serait fort important, car il résoudreait l'une des questions les plus difficiles, en dispensant le cultivateur de l'entretien d'un bétail nombreux dans les localités où les fourrages sont rares, et où les terres peuvent être employées plus utilement à produire les aliments nécessaires à une population nombreuse. »

Nous ne mélangons pas une ligne du détail; seulement nous voudrions voir l'homme associé aux produits de son bétail sa production de richesse, au lieu de la jeter avec dédain à la rivière comme on fait dans beaucoup de nos villes, ou à la mer, comme on fait sur la côte en Angleterre.

Est-il besoin de rappeler qu'en Chine l'engrais humain se vend un bon prix; qu'en Flandre les paysans vont le chercher dans toutes les villes et le déposent dans des citernes à la portée de leur culture; qu'il en est de même en Suisse; et (ce qui serait plus étonnant si l'on ne se rappelait que les Maures ont été d'excellents agriculteurs) dans plusieurs provinces d'Espagne? A Nice, cette denrée a sa valeur bien établie : des hommes trouvent à vendre ce qu'ils peuvent produire en ce genre à raison de six francs pour une année ou pour leur entretien de sel pendant six mois.

En France même, l'usage de la pondrette semblait assez pres de triompher de la nonchalance et du dédain; il avait déjà fait certains progrès. Par malheur, des manipulateurs déloyaux ont été à la mauvaise pensée de dérober à la falsification, qui se présentait facile, un excès de bénéfice qui n'était qu'un vol, sans songer que leur improbité stupide aurait pour résultat infaillible le discrédit de cette industrie méritante. Quelques fripons ont de la sorte failli la compromettre à tout jamais. Cependant le peu d'essais faits dans notre pays a servi du moins à constater que la qualité supérieure de l'engrais humain, comme celle de tous les en-

grais animaux, dépendait essentiellement de la qualité supérieure des aliments consommés. Ainsi par exemple, un agriculteur eut occasion d'acheter de cette denrée dont les composants avaient passé par les estomacs que révoquent un de nos meilleurs restaurateurs parisiens, elle provenait de la maison des *Frères Provençaux* : il obtint des prodiges dans ses sillons. Encouragé par ce premier succès, il s'adressa à un réservoir bien plus abondant, il exporte toute la production d'une caserne; ce fut l'effet dans les sillons fut beaucoup moins énergique.

La valeur intrinsèque étant donc constatée; la presse vulgarisée chaque jour et cette vérité et un mode pratique de constater la quantité d'azote réellement livrée, c'est-à-dire de parer à la fraude; le transport devenant de plus en plus facile, à mesure que le territoire se couvre de voies nouvelles, comment se pourrait-il que la valeur commerciale tardât à s'élever? Ce qui fut jusqu'ici un foyer pestilentiel, la plus effroyable des nuisances, devient tout à coup un trésor, et trésor d'autant plus recherché qu'il pourra se parer de telle ou telle étiquette, du nom d'un quartier luxueux de nos grandes cités, enfin, prouver qu'il sort de bonne maison. Les révolutionnaires pensaient en avoir fini avec les aristocrates de toute nature, elles les avaient précipités dans l'abîme, et voilà que de l'abîme lui-même il sort une aristocratie nouvelle, l'aristocratie du Gaster : il est vrai qu'à la rigueur celle-ci n'est qu'une reproduction de la plus vivace, de l'aristocratie la plus passable de l'argent.

Heureux les propriétaires, surtout celui d'une maison parfaitement bâtie, qui ne comptera pour localités que de dignes élèves de Brillat-Savarin! Les nombreux étages et le rez-de-chaussée ne seront plus seuls à donner, à chaque semestre, leur riche moisson; au-dessous du rez-de-chaussée certaine Californie mystérieuse donnera désormais sa récolte, qui de l'or aura quelque apparence avec une utilité plus primordiale. Comme on cote à la Bourse le Bordeaux-Latite, bientôt l'on cotera le Magna-Véfour, et par-dessus tous ceux de la terre, le Magna-Botschid, garanti pur et sans mélange.

Maintenant nous prendrons un homme qui mène une grande existence, qui a un grand train de maison, table ouverte et table excellente. Il est à présumer qu'il a aussi un beau potager, une belle serre. Le produit de qualité supérieure qui s'extrait de la Californie de son hôtel s'applique admirablement à féconder le sol de ce potager, de cette serre. Je vous le demande, d'édilité de nos grandes villes, interférez-vous à cet homme la faculté de faire parcourir aux substances élémentaires, sous toutes les phases de leurs diverses transformations, un trajet non interrompu de la salle à manger à la Californie, de celle-ci à la serre, et de la serre à la salle à manger; de réaliser un philosophe *circulus*, qui ferait sa joie, et l'orgueil de son cuisinier, assuré de n'avoir à exercer son art que sur une quintessence ambrosienne qui irait se réjouissant de jour en jour? Condamnez-vous ce bon homme à livrer sa propriété à M. Domanze, ou à ses concurrents approuvés par la préfecture, une source de jouissances si pures et si innocentes?

Suffira-t-il à certains entrepreneurs de s'être munis de quelques tonneaux et d'une patente, pour que leur soit livré le monopole d'une telle masse des richesses privées? Men magna à l'état de nuisance tombe dans le domaine public, je le reconnais, comme y tomberait l'existence de mon pauvre terre-neuve, s'il devait égarer, et qui l'égare le condamne. J'aurais à payer l'exécuteur de cette basse-cour, comme j'ai eu jusqu'ici à payer M. Domanze, pour exécuter une matière convaincue de lèse-humanité. Mais mon magna, purifié par une poudre selon l'ordonnance, une poudre qu'aura versée ma main, ou celle d'un ami chimiste, mon magna redimé de toute odeur choquante, mon chaste magma, il reste dans le cercle inviolable de la propriété du citoyen, je conserve tous mes droits sur lui. Arrière M. Domanze; il n'y a plus de criminel à exécuter! Vous ne pouvez plus vous présenter à moi que comme un simple commissionnaire de roulage. Vous me direz : « d'un roulage spécial. » Je vous l'accorde, bien qu'à la rigueur, à côté d'une substance aussi parfaitement inodore que M. Rohart va savoir la faire, rien ne vous empêchera de transporter toute autre chose, du thé, du café, par exemple. Toutefois je veux bien consentir à la spécialité, et je vous payerai un peu plus que l'un ne donne à M. Thevet, lorsqu'il transbordé des ananas de son magasin chez un client; mais je conteste à l'édilité le pouvoir de vous transmettre mon droit de propriété.

Je vous payerai le loyer, à débatare entre nous, de vos véhicules; mais qu'il soit bien entendu désormais que la denrée m'appartient; que je la ferai, si me plaît, conduire sur mon champ, ou sur celui du voisin, sur le champ de tout acquéreur qui aura le bon sens de me la payer à sa juste valeur. Que s'il m'arrive encore de consentir à ce que vous en disposez, c'est tout bonnement parce que je n'ai pas encore trouvé le temps de m'occuper moi-même de la vente. Il est à croire que les courtiers en ce genre ne tarderont pas à se présenter.

D'aujourd'hui la concurrence commence. Nous avons déjà vu qu'à Nice la production annuelle d'un homme se paye en moyenne 6 francs. A Grignon, le professeur d'agriculture enseignait, il y a trois ans, qu'elle doit représenter dans le sol une puissance fertilisante évaluée à 20 francs au moins.

MM. les propriétaires de maisons peuplées de quatre-vingts ou cent locataires, faites votre calcul lorsque vous traiterez avec un entrepreneur pour le prix des véhicules. Le prix de la poudre désinfectante est facile à connaître et minime. Le prix des appareils à ajouter est des plus modestes. Il y aura, la consommation de roulage est moins reboutante que celle d'exécuter; il est impossible que le coût des opérations ne vienne pas à diminuer bientôt, à mesure que la valeur commerciale de l'engrais humain s'élève.

Pour nous débarrasser l'intelligence, parlons du *Bon Jardinier*, dont la librairie Dasacq vient de publier la cinquante et unième édition. On la enrichit cette année d'un

fort bon article, intitulé : Principes généraux de physique et chimie horticoles, et dû à la plume de M. Barral, un des hommes qui s'occupent avec le plus de zèle et de succès des applications de la science au profit du cultivateur. C'est M. Barral qui, à partir du mois de janvier, a pris la direction du *Journal pratique d'Agriculture*, et va le publier deux fois par mois au lieu d'une. Le public gagnera à cette mesure d'être tenu mieux au courant, et en temps plus utile, des prix sur les marchés. Entre autres nouveautés, le *Bon Jardinier* signale la Serradelle et la Pictotina, six variétés de poires, une de pêche, une douzaine de raisins. Parmi les fleurs, nous avons remarqué de *Camellia archiducissa Augusta*, variété obtenue en Italie, d'un cramoisi carminé, panaché de blanc et de pourpre, et nuancé de violet bleuâtre au bord des pétales. Il va devenir l'ornement de toutes les serres.

SAINT-GERMAIN LÉVEC.

A M. le rédacteur en chef de l'Illustration.

« MONSIEUR,

En 1846 M. Lamarre-Picquot rapportait de chez les Indiens-Yova, près des sources du Missouri, une de leurs substances alimentaires, qu'ils nomment *Tipsina*. Il la jugeait propre à pouvoir remplacer un jour la pomme de terre, dont la culture en Europe ne paye plus d'une manière constante le travail de l'agriculteur. Une commission composée de MM. Gaspard, Boussingault et Gaudichaud déclara que la *souche tubéreuse* (c'est l'expression dont se sert le rapport) présentée par le célèbre voyageur était très-riche en une féculé pure de tout principe délétère, premier avantage sur la féculé de la pomme de terre.

Le rapport concluait : « Qu'il faut tenter par tous les moyens possibles d'introduire en France ce précieux végétal, non-seulement pour l'essayer dans nos cultures générales, dont il promet d'accroître les richesses, mais aussi pour en peupler les landes, les clairières de nos forêts, les terrains vagues, spécialement ceux qui sont destinés aux reboisements, ou, en cas de disette, il formerait des champs de réserve, et, en leur l'espérer, d'abandonner pour les malheureux. »

En conséquence, le voyageur recut du ministre de l'agriculture la mission d'introduire en France la plante qui donne la *tipsina*. Elle avait été précédemment décrite par Pursh sous le nom de *Psoralea esculenta*, comme appartenant à la famille des légumineuses; M. Lamarre-Picquot l'appela de son nom la *Pictotina*.

En novembre 1848, de retour de cette nouvelle expédition, il rapportait trois cent cinquante semences et plusieurs kilogrammes de tubercules desséchés. Il obtint d'une seconde commission, composée de MM. Gaudichaud, Payen et Cordier, un rapport très-circumstancié.

On constata que la tige périt après avoir donné sa graine, laissant dans la terre une souche tubéreuse, de laquelle sortent de nouvelles pousses : c'est dans cette souche que s'engendre la féculé. La plante se reproduit donc par semis et par boutures; c'est l'emploi de ce dernier procédé que conseille M. Gaudichaud. — Il ne faut pas juger de cette plante dans son état actuel, état primitif et sauvage, sans qu'elle ait jamais reçu aucun soin de la main de l'homme; mais il faut considérer les perfectionnements qu'elle est susceptible d'acquies. Le rapporteur, M. Gaudichaud, rappelle à ce sujet l'exemple du coton, du choullour, et celui des raves, carottes, betteraves, dont la culture et les engrais ont tellement modifié les formes et considérablement augmenté les produits nourriciers. — Il faut se répéter que la souche de deux ans a déjà, dès aujourd'hui, toute sa valeur qu'elle est encore, l'avantage sur la pomme de terre de donner plus de substance comestible farineuse (33 p. % au lieu de 25); que le produit de la souche d'un an elle-même est déjà aujourd'hui très-satisfaisant, et que tout porte à croire qu'avec quelques soins intelligents, ce produit d'un entrain en une rivalité fort honorable. La pictotina pourrait alors occuper la terre que trop-peu de temps plus que la pomme de terre.

Elle offre de plus ces avantages importants que sa féculé n'a nul principe délétère; que l'extraction est on ne peut plus facile, et la conservation assurée. — La plante est éminemment rustique, provenant du pays le plus rude peut-être par ses fortes transitions de température : après une journée de 32 degrés de chaleur, le thermomètre y descend la nuit à 4 degrés au plus, et l'on sait que par un ciel serein la température nocturne de certaines plantes descend jusqu'à 8 degrés au-dessous de celle de l'air. — Le rapport termine par une dernière considération qui mérite aussi qu'on y songe. — Malgré les poils blancs qui recouvrent toutes les parties des pousses, annuelles ou des herbacées de la plante, poils mous et inoffensifs qui d'ailleurs pourront très-bien diminuer ou même disparaître entièrement par la culture (phénomène très-ordinaire et qui s'est déjà en grande partie produit sur un plant que M. Gaudichaud présenta à l'Académie), elle sera encore, par sa nature tendre et succulente, très-recherchée des animaux, mouton du petit bétail, et pourra devenir à la longue un excellent pâturage non-seulement de plaines, mais aussi de collines et même des parties déclives de la plupart de nos montagnes.

Certainement aussi d'excellents certificats et qui émanent du plus haut lieu; aussi le ministre ordonna-t-il que la plante fût mise en expérience. Une distribution fut faite en décembre 1848 entre trois établissements nationaux : le Jardin des Plantes à Paris, le terrain d'expérience réservé à la Société centrale d'agriculture, et l'Institut agronomique de Versailles. Ce dernier recut la plus large part, quatre-vingts plants; c'est lui que naturellement M. Lamarre-Picquot devait interroger avec le plus d'intérêt sur le résultat de l'expérience.

« Cependant qu'apprit-il? Que ces plants, à leur arrivée, avaient été dépourvus de la motte naturelle ou il les avait jusqu'alors conservés, que la totalité de ces plants, dans

une terre légère, avait passé le printemps entier soit dans une serre chauffée quotidiennement à 22 degrés au moyen, soit sous un châssis dans une température moyenne de 16 à 17 degrés, d'où il est résulté que la plante, plus boréale que tropicale, placée dans une température aussi élevée, a été surexcitée dans la végétation de ses organes extérieurs, et que sa floraison hâtive, sans fécondation, — devant la culture, a été un étiollement complet deux ou trois jours après le développement de la floraison. — Les pots où l'on avait renfermé les plants étaient de beaucoup inférieurs aux dimensions de la plante avec ses racines pivotantes, en sorte qu'ainsi robouriques dans de petits pots, la végétation a dû nécessairement être difficile ou anormale. — Enfin il a été facile de remarquer que les phases de végétation hâtive et de dépérissement avaient présenté le même caractère d'étiollement sous le châssis comme dans la serre, ce qui indique par cet exemple première expérience un peu barbare, qu'une température élevée et concentrée ne convient pas.

M. Lamarre-Picquot pense que puisque la plante peut supporter dans son pays natal un froid très-rigoureux, il vaudrait mieux, dans l'expérience nouvelle à tenter et à biver, la placer à l'air libre, sous notre climat de Paris, moins rude que celui d'où elle vient. Toutefois il croirait prudent, tant qu'elle ne sera pas bien acclimatée, de la couvrir d'une couche de paille recouverte elle-même d'une toile mouillée; et abri remplacerait la neige, quelquefois épaisse, qui couvre les prairies du Haut-Missouri quatre ou cinq mois de l'année. Il est un autre préservatif dont on pourrait sans peut-être avec quelque succès : une couverture de huit ou douze centimètres de feuilles sèches ou en voie de décomposition.

Je vous transmets, Monsieur, ces historiques des tristes aventures de la pictotina dans l'Institut de Versailles, encore à son berceau, il est vrai, parce que l'illustration a été l'un des premiers journaux à signaler les grands avantages offerts en perspective par les deux commissions savantes, le jour où l'on sera parvenu à acclimater et à perfectionner cette plante, et que la publication de ces renseignements dans votre journal consciencieux m'est une garantie qu'ils recevront du public une favorable attention.

« J'ai l'honneur, etc.

« Un sincère ami du progrès agricole. »

En donnant cette lettre, nous le ferons suivre de quelques lignes empruntées à un article du *Bon Jardinier* pour l'année 1850, et signé des initiales L. V., nous présumons, sans l'affirmer, qu'il est un compte-rendu de l'expérience faite dans le terrain de la Société centrale d'agriculture. « Un seul des neuf plants reçus du ministère, y est-il dit, a fleuri; et comme chaque fleur est suivie d'une gousse qui renferme une graine unique, le nombre des graines recueillies ne s'éleva guère qu'à une douzaine. » Il est fâcheux que l'on ait négligé d'indiquer les conditions et le mode qu'on a suivis pour la culture. Toutefois, que ce compte-rendu comme soit de la Société centrale, soit du Jardin des Plantes, il est impossible que dans l'un ou l'autre de ces localités, qui continuent à l'Académie des sciences, et même qui se confondent quelque peu en elle, l'horticulteur chargé de diriger l'expérience ait négligé de consulter le rapport de M. Gaudichaud, ou les conditions dans lesquelles vit la plante, à l'état sauvage, sur son sol natal, sont toutes relatives. Il nous semble peu probable qu'il soit tombé dans le singulier erreur qui a été commise à Versailles. Nous le répétons, le mode de culture était fort essentiel à mentionner.

Nous nous empressons de déclarer que, dans tout ceci, l'honneur de l'Institut de Versailles n'est nullement compromis. Notre correspondant n'a point songé à ajouter que le fait s'est passé à une époque où le potager était encore sous la direction de l'homme habile que Charles X et Louis-Philippe ont honoré de leur amitié, comme Louis XIV honora la Quintinie de la sienne. Sa position de directeur général des jardins royaux venait de crouler avec le trône; le potager devenait un simple appendice d'une création nouvelle, l'Institut, et entraînait désormais sous la haute et centrale direction d'un directeur en chef des cultures, tant agricole qu'horticole. L'organisation nouvelle ne comportait aucune position possible et offrait à l'ancien directeur général des jardins royaux. Une bêche qui ont touchée quelquefois des mains royales dans des instants de loisir se sentiraient-elle à travailler avec une commission complète et beaucoup d'ardeur derrière la charrue républicaine? Il est permis d'en douter. Que l'honorable vieillard, préoccupé par de dououreux souvenirs, ait négligé de lire le rapport de M. Gaudichaud sur la pictotina, au moment où on lui envoyait la plante à mettre en expérience, qu'il en ait confié les destinées à des mains moins savantes que les siennes, cela se conçoit aisément, et personne ne sera tenté de lui en faire un crime.

Mais aujourd'hui les choses ne se passeraient plus de même. La direction spéciale de l'horticulture est bien pénétrée de ce noble sentiment : que son devoir principal est celui d'expérimenter, de frayer les voies nouvelles du travail amélioré. C'est sa mission spéciale, à laquelle elle ne manquera pas. Pour elle la question de la pictotina se résume ainsi : un voyageur, au prix d'un rude labeur, a rapporté une plante qui peut devenir d'une grande utilité; mais, avec elle, il n'a pu rapporter aucun enseignement pour sa culture, puisque la main de l'homme ne l'a encore touchée que pour la briser, non pour la reproduire. La gloire du voyageur consiste à avoir reconnu avec sagacité un petit appareil, jusqu'ici resté à peu près inconnu, appareil que Dieu a mué de fort belles propriétés, de fabriquer de la féculé et aussi un fourrage pour le bétail. L'appareil existe mais encore à l'état rudimentaire, comme la carotte sauvage, est autre appareil, d'aspect si chétif, avant que la civilisation l'ait perfectionné, pour fabriquer le sucre. Une seconde gloire restait à conquérir, bien digne de séduire quelque noble esprit; acclimater chez nous l'appareil

reil signalé par M. Lamarre-Picquot, perfectionner certains de ses organes de manière à augmenter telle et telle puissance de sa végétation dans la direction la plus utile à l'homme. C'est une seconde édition à mettre au jour de l'histoire de la pomme de terre; Raleigh la rapporta d'Amérique, et plus tard Parmentier la domestiqua. L'humanité reconnaissante a unie ces deux noms dans une même auréole. La gloire du premier ne s'est consolidée qu'après avoir rencontré enfin le fraternel appui de la gloire du second. La pictotina a déjà son Raleigh; trouvera-t-elle avant peu celui qui inventera sa culture, son civilisateur, car elle est tout entière à créer, son Parmentier? Nous l'espérons, et nous souhaitons vivement que ce soit dans les murs du potager de Versailles.

Curiosités de l'Angleterre.

I.

LES ANNONCES.

La première impression qu'éprouve un étranger en arrivant à Londres, c'est l'étonnement. Il admire avec une sorte de stupéfaction cette capitale des capitales si différente des autres villes qu'il a visitées sur le continent; tout en elle lui paraît nouveau, splendide, curieux et grand; il se félicite à chaque instant d'avoir entrepris ce voyage. Mais bientôt à la surprise succède la satiété; tantôt il était ravi d'abord, tantôt il s'ennuie ensuite, il a le spleen; il veut partir, il part, il s'éloigne avec joie de cette ville si monotone dans sa diversité; sans gaieté et sans vie, malgré son animation; qui a inventé presque tout ce qui peut être utile, et qui ne connaît presque rien de ce qui peut être agréable; où le goût et l'art se montrent aussi rarement que le soleil. Bien qu'il ne regrette pas de l'avoir vue, il se promet en la quittant de ne la revoir jamais.

Cependant, si peu variés que semblent ses aspects, Londres est peut-être de toutes les capitales de l'Europe celle qui offre à un observateur attentif le plus grand nombre de sujets d'étude aussi caractéristiques qu'opposés. Des promenades superficielles n'en donnent qu'une idée imparfaite. Pour le bien connaître, on ne doit pas le juger sur ses apparences générales; il faut l'examiner avec soin à certains points de vue particuliers; et alors on constate que ses habitants, si différents des autres peuples du globe, ne se ressemblent pas autant qu'ils en ont l'air; on parvient à y distinguer, au milieu d'une foule de types originaux, des mœurs et des institutions qui appartiennent à d'autres siècles, des habitudes bizarres qu'on chercherait vainement ailleurs. Ce sont ces curiosités britanniques trop peu connues de trop rarement décrites que nous voulons montrer à nos abonnés. Les artistes les plus habiles de l'Angleterre ont bien voulu se charger de les leur représenter avec la plus scrupuleuse fidélité; nous essaierons d'ajouter à leurs remarquables dessins un commentaire sommaire chaque fois que ce travail nous paraîtra nécessaire.

Cette série nouvelle, nous l'annonçons donc, — quoi de plus naturel? — par l'article consacré aux annonces, article qui ne sera pas, à coup sûr, le moins curieux de notre collection de curiosités.

L'annonce, j'en emprunte la définition au *Manuel* le plus récent, n'a qu'un but : c'est de faire parvenir l'annonce d'un fait à la connaissance du plus grand nombre possible d'individus, mais ses moyens varient. On peut la diviser d'abord en deux catégories principales, susceptibles à leur tour de diverses subdivisions. A la première catégorie appartiennent les annonces qui attendent, guettent ou poursuivent dans les rues ceux à qui elles s'adressent; telles qu'enseignes, prospectus, affiches, placards stationnaires ou ambulants, etc. La seconde se compose de celles qui se proposent de les atteindre jusqu'au fond de leurs plus secrets appartements, le prospectus et le journal.

L'enseigne britannique diffère peu en général de l'enseigne française. En cherchant bien on en trouverait à Londres un certain nombre dignes assurément d'une mention, mais Paris en possède aussi une collection assez curieuse.

Le prospectus dont nous faisons un usage presque aussi fréquent que nos voisins d'outre-mer a en général un caractère plus tranché et plus original que l'enseigne. La monographie en serait piquante. Je n'en citerai toutefois qu'un échantillon après avoir raconté une des particularités les plus intéressantes de son histoire. Un jour, vers le commencement de ce siècle, comparé devant le ministère anglais dont Pitt était alors le chef un homme accusé de communisme. Il se nommait William Sharp. C'était un graveur qui, après s'être essayé d'abord sur des pots d'étain et de plomb, puis sur des colliers de cuivre et des nœuds de porte, à fini par laisser en mourant un nom célèbre dans son art; homme fort original d'ailleurs, croyant tout à tour à Mesmer, à Swedenborg, à Johanna Southcott, etc., et tellement tourmenté souvent par toutes ces extravagances auxquelles il ajoutait foi, qu'il se levait à quatre heures du matin, courait à la Tamise, la traversait deux fois à la nage et revenait ensuite exécuter un de ces chefs-d'œuvre qu'on appelle en France des médailles de tout repos, et qui révaient il était affilié à une société platonique de toutes les fortunes. Les ministres s'étant interrompus au milieu de ces interrogations pour se communiquer leurs impressions, Sharp se souvint tout à coup qu'il avait ses poches pleines d'exemplaires du prospectus d'un recueil de ses gravures au succès desquelles il tenait beaucoup; aussitôt il les prit à la main, s'approcha respectueusement de ses juges, les salua jusqu'à terre avec un sérieux imperturbable, et leur en offrit à chacun un, en les suppliant de le lire et d'ajouter leur nom à la liste de ses souscripteurs. Il avait oublié, le malheureux, que les gravures qu'il les engageait à acheter devaient illus-

trer les pamphlets les plus violents de Horne Tooke et de Cobbett. Cette distraction qui eût pu le perdre le sauva. Ce qui eût pu être ou paraître à leurs juges une impertinente bravade devint, à leurs yeux, un trait de mœurs comique. Evidemment un tel homme n'était pas un conspirateur dangereux. Pitt éclata de rire, et Sharp, renvoyé de la plainte, fut immédiatement remis en liberté.

Parmi les prospectus qui se distribuent actuellement à Londres, le plus fameux et le plus répandu est sans contredit celui de MM. Moses et fils, fourreurs, bonnetiers, confectionneurs d'habillements, tailleurs, chapeliers, fabricants de draps, merciers, cordonniers, etc., n°s 83, 84, 85 et 86 Aldgate, 454, 455, 456 et 457 Minories, City-London. Ce prospectus, de 24 pages in-32, recouvert d'une couverture rose, et distribué tous les jours par milliers dans toutes les gares de chemin de fer, est le chef-d'œuvre du genre. Il a pour titre : *The Great Fact*, le grand fait. C'est un mélange habile de prose et de vers; seulement les titres de ses articles sont plus excentriques que leur rédaction. En voici quelques-uns :

- Quelle heure est-il dans Aldgate?
- Soufflez — brises — soufflez!
- Une lettre de femme.
- Cour de sens commun : jugement de MM. Moses et fils.

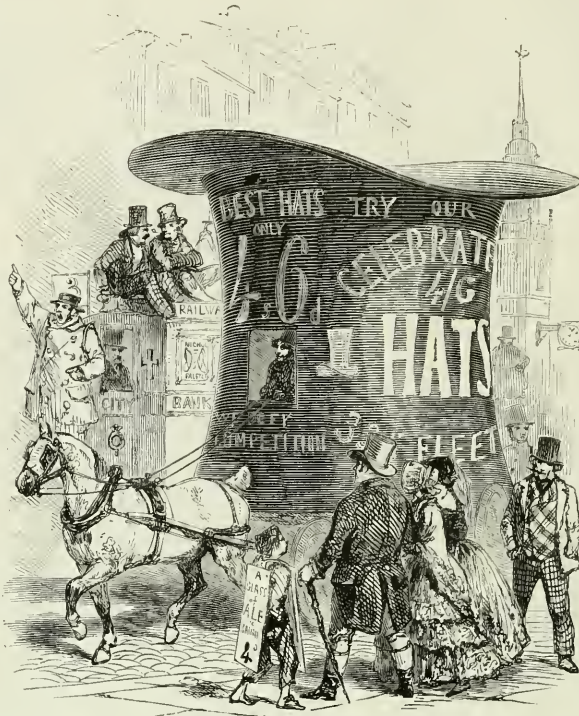
En prose, MM. Moses et fils abusent du jeu de mots et des conceits. Quant à leur poésie, elle est un peu plate, ainsi qu'on en pourra juger par les deux quatrains suivants :

I peep'd into my glass to see
The dress coat Moses made for me;
I look'd behind, and look'd before,
And lik'd the Garment more and more.

Well did the new spring Garment sit,
Although I mad'd fault to fit,
And I resolv'd again to go
To tailors who could suit me so.

« Je jetai un coup d'œil dans ma glace pour voir l'habit que Moses m'a fait. Je me regardai par derrière, je me regardai par devant, et je trouvai cet habit de plus en plus à mon gré. Ce nouveau vêtement de printemps m'allait bien, quoique je sois difficile à habiller; et je pris le parti de retourner chez des tailleurs qui avaient l'art de me satisfaire ainsi. »

N. B. — MM. Moses et fils donnent gra-



Lon. res. — Annonce de drapier.

tis, à tous ceux qui en font la demande un élégant almanach, une gravure représentant leur établissement et les portraits de la reine et du prince Albert, et ils ne rougissent pas d'affirmer que leur prospectus, qui a successivement paru sous les titres de la 8^e Merveille du monde, l'Orgeuil de Londres, le Trésor du goût, le Temple de la mode, le Leviathan du commerce, etc., etc., est aussi impatiemment attendu dans le monde fashionable au commencement de la saison que le discours de la couronne ou le budget ministériel l'est dans un autre monde à l'ouverture d'une session du parlement. En vérité, ce qui m'étonne, c'est que ces honorables descendants d'Israel ne distribuent pas gratuitement leurs *likenesses* au lieu des portraits de la reine et du prince Albert.

La supériorité incontestable que le prospectus a sur l'enseigne, l'affiche l'a sur le prospectus. Le seul inconvénient du prospectus c'est de ne pas pouvoir s'imposer. Non-seulement celui à qui il est offert le déchire ou s'en sert souvent sans l'avoir lu, mais parfois même il refuse de le recevoir. L'affiche, au contraire, cette enseigne tirée à un nombre considérable d'exemplaires, oblige celui qui passe auprès d'elle, sinon de la lire, au moins de la voir. Il est impossible, quand elle est habilement faite et adroitement placée, qu'elle n'attire pas les regards. Si pressé, si indifférent, si timide qu'on soit, on finit toujours, sans s'en douter, par entendre ce qu'elle veut dire. Malgré soi on en déchiffre un mot dans une rue où l'on s'arrête, un autre mot sur une place qu'on traverse; au bout de huit jours, si elle vit ce temps, on la sait presque par cœur. Aussi les Anglais ont-ils depuis bien des années apprécié les mérites de l'affiche, et ils excellent dans l'art plus difficile qu'on ne le croit de la composer et de l'exposer.

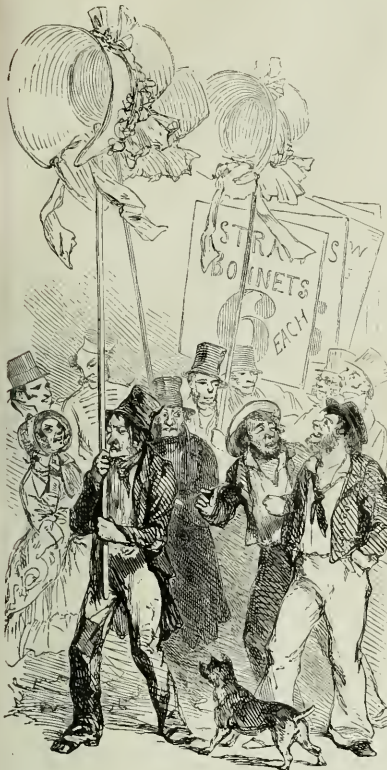
Tous les murs des maisons de Londres dont une grille n'interdit pas l'approche au public ou sur lesquels le propriétaire jaloux de leur noirceur immaculée — le blanc est une couleur inconnue à Londres en fait de bâtiments — n'a pas fait écrire ces mots cabalistiques « Bill-Stickers, beware! » ou « Stick no bills, » sont constamment ornés d'une couche épaisse de bills ou affiches qui se renouvellent presque chaque matin. Les planches qui entourent les édifices en dé-



Lon. res. — Annonce du London advertising office.

cette catastrophe est une révolution — et qui s'y fût peut-être acclamée si la Constituante n'y eût mis bon ordre.

Parmi les affiches de Londres, celles des théâtres et des exhibitions méritent une mention à part. Elles sont les plus nombreuses et les plus caractéristiques. Aucune description ne saurait en donner une idée à ceux qui ne les ont pas vus; le dessin serait en ce cas non moins impuissant que la plume, car elles sont bigarrées de plusieurs couleurs!

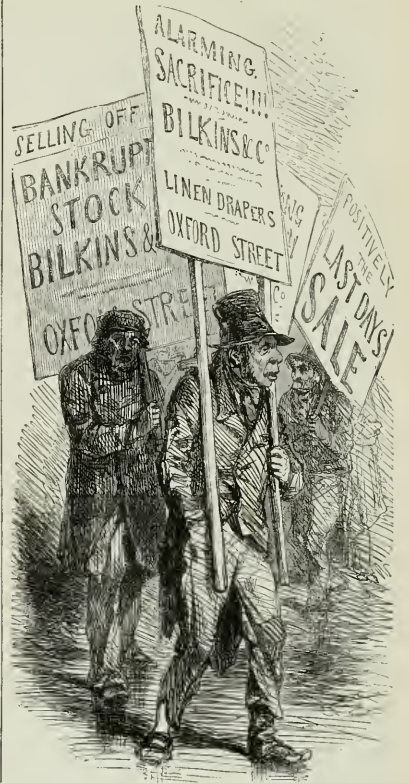


Londres. — Annonces ambulantes.



Londres. — Annonce de bottier.

Quel choix de substantifs! Quel abus d'épithètes! Quels asserments de points d'exclamation! Quelles mosaïques de lettres de toutes les formes, de toutes les grosseurs, de toutes les longueurs, de toutes les largeurs. Mise à côté de ces échantillons fabuleux de la typographie britannique, une des lettres de l'Illustration produirait le même effet que Tom Pouce au bas de la grande pyramide de Gizeh. Et ce n'est pas tout, la lithographie vient souvent au secours de la typographie. Là vous voyez un homme qui en tue un autre d'un coup de pistolet sur le pont d'un vaisseau en flammes, ici des soldats se battent avec des brigands, plus loin c'est un condamné à mort monté à l'échafaud où l'attend le bourreau. Que ces horreurs ne vous causent pas trop d'effroi. L'affiche théâtrale ne tient pas toutes ses pro-



Londres. — Annonces ambulantes.

molition ou en construction en sont aussi recouvertes de la base au sommet. Jamais une place, si petite qu'elle soit, ne reste, ne fût-ce qu'une heure, inoccupée. Les Londoniens, comme on les appelle, m'ont paru en toute saison possédés de cette étrange manie d'afficher qui s'était répandue à Paris après la révolution^{de} février — je persiste à croire! que

messes. Plus d'un menteur d'animaux féroces qui ne possède qu'un lion empaillé ne le représente-t-il pas sur le grossier tableau qu'il étale à la porte de sa ménagerie, les yeux ardents, la queue écumante, la crinière hérissée? — L'industrie se plaît du reste à grossir ses produits, à l'instar du théâtre. Voici des plumes aussi colossales qu'un homard,



Londres. — Annonces du Journal: le Railway-Bell.

des gentlemen et des ladies qui se promènent à pied et à cheval avec des habits d'un prix incroyable, des bénefs comme on n'en voit pas, et surmontées d'un arc-en-ciel éblouissant, une paire de lunettes dont un Titan n'eût pas pu se servir, etc., etc. La foule qui passe ne paraît pas étonnée de ces merveilles; c'est à peine si elle daigne y jeter un regard dédaigneux; mais elle s'arrête, elle se presse, elle s'étouffe devant l'affiche d'un journal hebdomadaire qui cette semaine a eu l'heureuse chance de pouvoir réunir dans le même numéro :

- Extraordinary Elopement!!!
- Horrible murder!!!
- Terrible accident!!!
- Porty lives lost!!!
- Etc., etc., etc.

Malheureusement, si supérieure que l'affiche fût à l'enseigne et au prospectus, l'affiche n'a jamais pu devenir à Londres un moyen de publicité suffisant; la haute n'en est pas à elle, mais au système de construction adopté dans la plupart des quartiers. Les places, c'est-à-dire les murs lui manquent. D-puis longtemps déjà le commerce et l'industrie avaient donc senti le besoin d'y suppléer, lorsqu'un heureux découvreur vint réaliser leurs vœux. Un spéculateur ingénieux eut l'idée de remplacer l'affiche sédentaire par l'affiche ambulante. De l'invention du placard — c'est ainsi qu'on appelle ce nouveau procédé — date une ère nouvelle dans le système des annonces anglaises. L'histoire complète de cette intéressante période remplirait à elle seule plus d'un volume. Je ne puis qu'ébaucher ici ses principaux traits.

D'abord le placard fut un, simple et modeste. On collait une affiche sur une planche de bois carrées sans prétention aucune, on attachait cette planche au haut d'un long bâton, et on mettait ce bâton entre les mains d'un pauvre diable qui se chargeait, moyennant un shilling par jour, de se promener avec cet étendard pacifique du matin au soir dans les quartiers les plus populeux. C'était, comme on le voit, un immense progrès. L'affiche n'attendait plus les passants à un endroit fixe, contre un mur de côté vers lequel ils ne détournent pas toujours la tête, elle les cherchait partout où ils allaient, elle se présentait à eux de face, elle leur barrait le passage, elle les forçait — ô comble de l'art! — à s'immobiliser, à lutter contre elle pour se frayer un chemin à travers la foule; aussi le succès du placard fut-il grand, si grand, qu'il dure encore.

Toutefois, comme l'habitude est une seconde nature et que le progrès est une loi de l'humanité, le placard ne resta pas longtemps ce qu'il avait été dans l'origine. On s'était accoutumé à le voir se promener par les rues et sur les places à l'état de vexillum romain, et l'on n'avait plus guère pour spectateurs que des provinciaux et des étrangers. Force lui fut de se modifier et même de se transformer, s'il voulait continuer d'attirer l'attention publique. Il se soumit à cette nécessité, et, grâce à son génie — le mot n'est pas exagéré, — il parvint à se faire regarder et à se faire lire.

Ses modifications furent de deux espèces, qui se combinèrent indépendamment. Il se multiplia et il s'embellit tout à la fois. Un auteur dramatique des temps passés, jaloux du succès de l'armes qu'il avait obtenu un de ses rivaux en choisissant pour les principaux personnages d'une tragédie une veuve et un orphelin, composa immédiatement une pièce du même genre dont l'héroïne fut une femme restée veuve avec deux orphelins; mais un troisième auteur, ayant représenté un veuf avec six petits enfants sans mère, les supplanta tous les deux dans la faveur publique. La multiplication des placards a été bien plus extraordinaire que celle des orphelins; elle ne s'est arrêtée qu'au total de 300. Je n'en citerai qu'un exemple. Qu'étaient semaines avant la publication du premier numéro de l'illustrated London news, une partie de la population de Londres se trouvait rassemblée dans les rues, sur les places et sur les ponts pour voir ce qu'on appelle la procession du lord-maire. Le fondateur du futur journal eut l'idée de profiter de cette cérémonie afin de faire annoncer sa prochaine apparition. Trois cents *pole-bears*, portant des prospectus de la nouvelle entreprise, suivirent en rang le premier magistrat de la cité, et, quand il s'embarqua sur la Tamise, ils s'embarquèrent aussi, un bateau à vapeur spécial leur ayant été préparé. Quelques mois après, l'illustrated London news comptait près de 31,000 abonnés.

Tout dit en même temps qu'il se multipliait ainsi, le placard s'était embelli: l'expression n'est pas parfaitement juste, car toutes ses modifications ne le rendirent pas plus agréable à l'œil. Ainsi se multiplia en restant un, Je n'explique pas un marchand vendit-il au moins sa marchandise, il faut promener, ou plutôt ranger, en ligne, dans certaines rues, autant de *pole-bears* qu'il y a de lettres dans son enseignage. Chacun d'eux porte une lettre seulement, et alors c'est chose curieuse de voir les gamins s'efforcer de déplacer ces poteaux vivants, qui souvent ne savent pas lire, et qui parfois composent des mots bien différents de ceux qu'ils sont chargés de former. Ainsi encore le placard descendit du haut du bâton où il se tenait perché contre les quatre pans d'une espèce de cage carrée dans laquelle marchait enfilé un homme qui, de quelque côté qu'il se tournât, le présentait aux regards des passants. Tantôt il se donna des airs d'étendard légal; tantôt il saffubla des rubans et des bouquets d'une jeune marâtre; d'autres fois, il prit pour auxiliaires les articles de commerce dont il était chargé d'annoncer le bon marché et de proclamer les qualités; il se fit précéder, par exemple, d'ornées chapeaux de femme, avertissement ensuite les amateurs que vingt mille de ces ravissants coiffeurs arrivant de Paris venant d'être débarrassés dans les magasins de M. B. ou de mistress K.

Les transformations de l'annonce ambulante n'ont pas été moins étonnantes que ses modifications. Non content de se

promener à pied, elle s'est promue en calèche. Les propriétaires de l'illustrated London news ont une voiture qui erre du matin au soir dans tous les quartiers fashionables uniquement pour annoncer leur journal. Le Metropolitan Advertising-Office loue aux entreprises qui ne sont pas assez riches pour faire une parcellée dépense, une place déterminée contre l'un des quatre côtés d'une voiture toujours couverte d'annonces qu'il fait circuler incessamment par la ville et les faubourgs. Ici vous rencontrez un chapeau colossal qui couvre une voiture tout entière, ainsi que le cocher, et sur lequel on lit, en caractères monstrueux, le nom du fabricant; là vous êtes arrêté par une colonne semblable à la tour de Jazgerauth, dont les inscriptions vous apprennent que tel perruquier vend d'excellentes perruques au prix le plus modéré. L'autre jour, je m'amusais à bouquiner près de Temple-Bar, lorsque j'entendis tout à coup un grand bruit; on cria, on courait, on se bousculait; je me retournai et je vis venir à moi deux Chinois montés sur de énormes échasses. Le second tenait un parasol au-dessus de la tête du premier. Ils étaient richement vêtus et leurs longues robes traînaient jusqu'à terre. Derrière eux marchaient gravement vingt *pole-bears*, dont les écrivains m'apprent que M. T. S. (j'ai oublié le nom de cet ingénieux négociant) venait de recevoir directement de la Chine un nombre considérable de caisses d'excellent thé. Mais la plus remarquable de toutes les annonces ambulantes figuratives ou emblématiques fut celle d'un journal qui a cessé d'exister, le *Railway Bell* (ou la Cloche des Chemins de fer); elle se composait, en effet, d'une voiture métamorphosée en cloche et d'une cinquantaine d'hommes déguisés de la même manière. Toutes les cloches-hommes étaient recouvertes des prospectus de la nouvelle feuille. Sous la cloche-voiture, décorée d'ornements semblables, était une musique bizarre qui faisait un vacarme effroyable, et tout autour, à l'extérieur, une petite locomotive courait incessamment sur un petit chemin de fer circulaire.

Comme on peut en juger par cette énumération, l'annonce qui attend, guette ou poursuit dans la rue ceux à qui elle s'adresse, a fait de tels progrès à Londres depuis quelques années, qu'il lui sera maintenant difficile de s'améliorer. Elle aura beau, d'ailleurs, réaliser merveilles sur merveilles, elle restera toujours incomplète; elle ne remplacera jamais celle qui va chercher le consommateur jusqu'au fond de ses plus secrets appartements, elle n'aura jamais le même crédit, la même puissance. Aussi cette dernière dédaigne-t-elle les moyens extraordinaires qu'elle emploie sa rivale; et, tout en acquiesçant une autorité de plus en plus grande, continue-t-elle à être en apparence aussi modeste que par le passé.

Si l'annonce anglaise proprement dite, en d'autres termes, l'annonce des journaux, est simple, ce n'est pas seulement parce qu'elle est en concurrence avec sa rivale; et, tout en acquiesçant une autorité de plus en plus grande, continue-t-elle à être en apparence aussi modeste que par le passé. Si l'annonce anglaise proprement dite, en d'autres termes, l'annonce des journaux, est simple, ce n'est pas seulement parce qu'elle est en concurrence avec sa rivale; et, tout en acquiesçant une autorité de plus en plus grande, continue-t-elle à être en apparence aussi modeste que par le passé. Elle n'a pas besoin pour être lue de se faire bizarre et monstrueux; elle ne cherche point à rivaliser de singularité avec ses voisines; elle consent à être imprimée avec les mêmes caractères qu'elles; comme elles, elle se maintient volontairement dans les limites et aux places qui lui sont imposées; elle n'en diffère que par la longueur. Elle ne s'est transformée en affiche, comme certaines annonces françaises, que dans les petits journaux. Les organes sérieux de la publicité, le *Times*, entre autres, ce roi de l'annonce, l'ont soumise à un régime d'égalité et d'honnêteté dont elle se trouve si bien, qu'elle n'a jamais été plus florissante. L'année dernière, le nombre total des annonces faites dans la Grande-Bretagne a dépassé vingt millions. Le gouvernement perce, par chaque annonce, un droit de 1 fr. 85 c. Le montant des droits perçus s'est élevé à p. 25 de 450,000 livres sterling (3,750,000 fr.)

Pour se rendre compte du caractère et de l'autorité de l'annonce anglaise, il suffit de jeter les yeux sur un numéro du *Times*. Prenons pour exemple celui de samedi dernier, 25 janvier, qui, ayant un supplément, se composait de 12 pages à 6 colonnes ou de 72 colonnes. 6 de ces pages ou 36 de ces colonnes étaient couvertes d'annonces; j'en ai compté en tout 1,063. La plus courte, à l'exception de celles des domestiques, dont le prix est un peu moindre, se paye 5 shillings (6 fr. 25 c.). Au delà de six lignes, chaque ligne se paye à partir 60 c., et les compagnies publiques paient 1 fr. 25 c. la ligne. Or, chaque colonne contient environ 300 lignes. On ne s'étonne plus, quand on connaît ces chiffres, que chaque numéro du *Times* ayant un supplément rapporte de 25 à 30 mille francs d'annonces, que les bénéfices de l'année s'élèvent à plus de 2 millions, et que M. John Walters, son principal propriétaire, ait, dit-on, donné pour dot à sa fille la troisième page d'annonces de son journal.

Partirez du regard quelques-uns de ces 1,063 *advertisements*, et, rien qu'à voir leur modération et leur classification, vous reconnaîtrez de suite que l'annonce est en Angleterre une des nécessités de la vie sociale. Une analyse complète d'un pareil numéro offrirait un assez vif intérêt. Je regrette d'être obligé de me borner à constater qu'il est peu de besoins physiques, intellectuels et moraux que je n'aie trouvés le moyen de satisfaire, dans ces 31 colonnes imprimées en petit texte. De rombiens de chapitres différents elles se composent et que d'articles dans chaque chapitre! bateaux à vapeur pour toutes les régions d'un globe, sermons à entendre, amoures à faire, livres à étudier, domestiques, chevaux, voitures, ventes mobilières et immobilières, données de toutes sortes, emplois de capitaux, professeurs, élèves, maîtres, apprentis, concerts, bals, spectacles, soirées, etc., que sais-je encore, un monde tout entier. C'est le cas de s'écrier: Dis-moi ce que tu annonces, je te dirai ce que tu es.

Que si vous voulez passer du grave au doux, du sévère au plaisant, il vous faudrait fixer votre attention sur le haut de la seconde ou de la troisième colonne de la première page; c'est là que s'insèrent les annonces destinées à piquer la

curiosité ou à provoquer le rire. Je n'en trouve qu'une seule de ce genre dans ce numéro.

Si cette annonce tombe sous les yeux de R. T..., qui a quitté son domicile lundi, 24 décembre, il est instamment prié de se mettre sur-le-champ en rapport avec sa sœur qui est très-malade.

Mais j'ai recueilli une collection de ces annonces intimes, et j'en puis citer ici quelques échantillons plus curieux.

- Tout va bien dans le Brunswick (1^{er} septembre.)
- (En français.) Marie D. K., il faut m'écrire tout de suite et toi voir aussi, septembre 1859. Normandie (21 sept.)
- (En allemand.) Louise de K. S. Geduld und Hoffnung, patience et espoir (13 septembre.)
- Chère famille, votre abandon m'a brisé le cœur. Je vous conjure de me voir. Ne me refusez pas cette faveur. Adressez votre lettre à A. H. Weymouth Street, où je resterai un mois (19 septembre.)
- E. E. a reçu son pardon (13 septembre 1849.)
- A. B., tout va bien, mais soyez sur vos gardes, on cherche à vous tromper. Thomas est arrivé. Dieu vous bénisse.
- P. Est averti que E. P. n'a plus d'argent. Ecrivez vite.
- Une dame de 33 ans désire se placer comme dame de compagnie ou être mise à la tête de la maison d'un *reuf*. Elle a vécu dans la bonne société et elle peut donner les meilleurs renseignements. Comme elle veut surtout avoir un intérieur confortable, des appointements modérés lui suffiront.

Quant à cette dernière, tirée du *Morning-Post* (15 août 1849), je la donne en anglais, afin qu'on ne m'accuse pas de l'avoir embellie ou défigurée en la traduisant :

TO UNMARRIED LADIES OF BIRTH. — A Gentleman of ancient family, and related and connected with both the Peirage and the Baronage of Great Britain, is desirous to marry a Lady of good family. He has never yet been in love with any Lady of his acquaintance, has travelled and resided for years in various continental countries, is an ex-military man, six-and-thirty years of age, and, though not handsome, is by no means repulsive either in appearance, habits, or manners. He is a roman Catholic (not Irish), but free from prejudice. The qualities he seeks for in the Lady are, a sweet voice, an amiable, loving disposition, and the usual accomplishments; also silky hair, good teeth, a pretty-shaped bust (of any size), beautiful hands, arms, feet, and ankles, and to dress à la Française. The age of the Lady is, in his opinion, a point of only secondary importance, and, as to fortune, he has no pretensions to aspire to it, he himself having but a very limited income. Should these lines come under the notice of a Lady who is similarly disposed, she is earnestly entreated by the Gentleman to write to him, as he assures her that she may please implicitly rely on his honour to keep secret for ever everything in the slightest degree connected with the affair. To facilitate an interview, the Gentleman would come to any part of the kingdom most convenient to the Lady. Letters to be addressed (by post only) to X. Y. Z., under cover to E. M., No. 24, Edward-street, Portland-place, London.

Les annonces intimes du *Times* sont, en général, plus tristes que gais. Le plus souvent, hélas! elles ont été insérées par des parents désoles, qui supplient leurs enfants de revenir habiter la maison paternelle qu'ils ont quittée. Quelques-uns témoignent d'une profonde et véritable douleur.

« Mon cher Charles, j'en ai eu un père à son fils dans un numéro du mois de janvier, reviens, tout te sera pardonné. Si tu savais tout ce que je voudrais te dire de vive voix, tu ne tarderais pas un seul instant, » etc. Ce sont pourtant ces annonces si touchantes qui ont donné lieu aux plus nombreuses plaisanteries. Celle-ci a joui de la vogue pendant quelque temps : « Ma chère fille, vous êtes attendue impatiemment par vos parents qui vous aiment; et ne les laissez pas plus longtemps dans les larmes, etc., etc. — Que si vous ne vous décidez pas à revenir auprès d'eux, renvoyez-leur, du moins, la clef de leur coffre à liqueurs. »

AOULPIE JOANNE.

Revue Littéraire.

L'Église, la Commune et l'État, par M. BÉCHARD, représentant du peuple 1). — De l'assistance publique, par M. PATUICE ROULET. — La France démocratique, par M. F. d'ARLON.

Un représentant, deux jeunes gens qui débute avec succès dans la haute politique, c'est là, pour un seul jour et une seule revue, un sursis-butin. Tâchons de le dépouiller par ordre et de donner à chacun, à chaque chose ce qui leur appartient, rien de plus, rien de moins.

Et d'abord parlons du plus ancien dans la carrière, de l'auteur de la *Commune, l'Église et l'État*. M. Ferdinand Béchard, qui est aujourd'hui le représentant du département d'un grand autrefois que le député. Mais, député ou représentant, M. Béchard a toujours rempli son mandat avec une égale fidélité. C'est un de ces hommes exacts, ponctuels, qui ne donnent pas même une heure à Zaire, et croient voler au pays tout le temps qu'ils n'emploient pas au soin de ses affaires. M. Béchard n'a pas même voulu se reposer pendant les six semaines de vacances que l'Assemblée nationale s'était accordées et qu'elle avait si bien gagnées. Ces six semaines, notre représentant les a consacrées à écrire le petit livre que nous annonçons et qu'il a dédié à ses collègues, les membres de la commission des luns de prévoyance et d'assistance.

L'objet de cet ouvrage, le but qu'il se propose, l'esprit qui l'a dicté se trouvent très-nettement résumés dans ces quelques lignes de la dédicace :

« Nous applaudissons tous à l'affranchissement du travail par l'Assemblée constituante de 1789, mais peut-être un jour nous nous pas tons de la même manière le système que cette illustre assemblée substitua aux abus justement détruits par elle.

« Deux doctrines sont en présence. D'un côté l'économie

1 Chez Girard, rue Galignani.

politique du *laisser-faire*, *laisser-passer*, et le système administratif de la *centralisation*; de l'autre, l'économie politique fondée sur les deux grands principes du christianisme, la *liberté* et la *charité*, et le système administratif fondé sur le droit d'association sous la surveillance de l'Etat.

» Laquelle de ces deux doctrines doit obtenir la préférence et être mise en pratique? A vous, messieurs, de le décider.

» C'est pourquoi j'ai cru de mon devoir d'utiliser les courts loisirs que m'a laissés la prorogation de l'Assemblée nationale pour préciser la difficulté et pour formuler mon opinion. Je désire qu'elle puisse apporter quelques lumières dans le débat. Je désire surtout que l'union si désirable entre nous soit solidement établie.

» C'est à l'établissement, à la consolidation de cette union, si commune aujourd'hui, que M. Béchard a travaillé surtout. Vraiment, après avoir lu son livre, on peut se demander quelle est l'opinion politique de son auteur, s'il est légitimiste, orléaniste, bonapartiste, républicain bleu ou rouge, de la veille, du jour ou du lendemain. Laissons de côté les préoccupations, toujours un peu étroites, un peu systématiques de l'esprit de parti, il a recherché franchement dans l'étude des lois de l'économie politique, dans l'expérience des faits de notre histoire, dans l'observation de l'état actuel de notre société, quelles seraient les conditions. Les règles qui conviendraient le mieux pour garantir, en la développant, la vie politique, religieuse et industrielle.

» On le voit, la méthode de M. Béchard est à la fois large et sûre. Considérant tout à tour chacune des institutions qui se rapportent à son objet, il commence par retracer l'histoire, par examiner tout ce qu'elle a produit de bons et de fâcheux résultats; puis il examine ceux qu'elle produit encore, si elle s'est maintenue, ou qu'elle produirait, si elle était rétablie, et, dans ce cas, quelles sont les modifications qui lui devraient subir pour être en harmonie avec le nouvel état des choses.

» Grâce à l'emploi constant de cette haute et philosophique méthode, M. Béchard s'est élevé au-dessus de ces préventions qui bornent trop souvent les regards des esprits les plus perçants. Il n'est pas plus l'homme du passé que l'homme du présent ou de l'avenir. Il ne sacrifie pas Turgot en l'honneur de M. Proudhon, et, malgré M. Louis Blanc, il voit et expose très-nettement tout ce qu'une sage surveillance de l'Etat peut assurer de sécurité et de prospérité aux grands travaux de l'industrie et du commerce.

» C'est une surveillance, et rien de plus, que demande M. Béchard. Car, en somme, il est bien plus disposé à diminuer qu'à accroître encore l'action déjà excessive du pouvoir, et surtout du pouvoir central.

» C'est cette centralisation qui a enfanté cette innombrable armée de bureaucrates et d'employés de toute nature, dont le nombre sans cesse croissant pèse de plus en plus sur le budget. Il faut réduire cette armée-là, il faut laisser plus d'essor à l'initiative communale, à l'industrie particulière. Il importe que les communes soient seules chargées désormais de régler ce qui les touche, pour qu'elles retrouvent quelque chose de cette activité, de cette générosité et durable impulsion qui rendit la plupart d'entre elles si florissantes au moyen âge.

» C'est dans les associations de la commune que pourront s'organiser aisément les associations d'ouvriers qui trouveraient de faciles ressources de crédit dans les banques locales. C'est à ce puissant ressort que les anciennes républiques d'Italie, que l'Angleterre, la Belgique, la Hollande ont dû et doivent encore les merveilleux progrès de leur commerce.

» « Agricoles ou industrielles, » dit fort bien M. Béchard, « les associations locales pourraient devenir le centre d'institutions de crédit garanties par la connaissance que des compatriotes et des voisins acquierent toujours aisément de leurs affaires respectives, malgré le secret des hypothèques légales et des privilèges fonciers. Le crédit ne prospère que dans les pays où fleurissent les libertés locales. Voyez l'Allemagne, l'Ecosse, l'Amérique, chaque district, chaque village y a, à côté de son église ou de son école, une petite banque ou l'agriculteur et l'ouvrier trouvent à emprunter sans la garantie non-seulement de leurs terres, mais sous la garantie, tout aussi réelle quoique impalpable, de leur habileté, de leur moralité, de leur réputation; ce sont là les véritables banques populaires. Il ne peut y en avoir d'autres. »

» C'est avec le même libéralisme, avec la même sagacité que M. Ferdinand Béchard examine et résout toutes les institutions relatives à l'éducation populaire, la école, la salle d'asile, l'école primaire, l'école professionnelle, ainsi que l'apprentissage, le compagnonnage, les bureaux de placement; et il considère tout à tour chacune de ces institutions dans ses rapports avec la triple autorité de la commune, de l'église et de l'Etat. Au terme de chacun de ces examens, M. Béchard est logiquement conduit à proclamer l'immense supériorité du principe de liberté et d'association solidaire, sous la surveillance de l'Etat, sur le principe d'omnipotence ministérielle qui nous régit.

» Renfermer l'Etat dans sa sphère, dans le cercle de ses attributions logiques, ce n'est pas le désarmer, et M. Béchard ne lui conteste aucun des droits dérivant du devoir qu'il a de protéger la liberté et la sécurité de tous. Il voudrait même qu'à certains égards son action fût moins restreinte, et que, par exemple, il tint seul dans sa main tous les fils de la police politique. Il est certaines villes de France, Marseille notamment, où le commissaire de police est complètement indépendant du pouvoir central, et il en est résulté plus d'une fois de très-fâcheux conflits. Il y a à évidemment un vice auquel il est urgent de remédier.

» Quant au principe de notre nouvelle constitution politique, quand un suffrage universel par bulletin de liste, M. Ferdinand Béchard l'approuve très-franchement. Mais il demande aussi, ce qui est trop juste, que ce droit si puissant, le premier de tous, ne soit pas exercé par des coquins, mais

seulement par des honnêtes gens, dont le domicile et la profession soient authentiquement reconnus, et personne assurément ne trouvera cette précaution inutile.

» N'avons-nous pas appris hier que sur les listes électORALES de la Seine on vient de raver, après vérification, cinquante mille noms qui s'y étaient indûment glissés? Le temps viendra sans doute où ces *parvenus voleurs*, comme les appelle M. Pierre Leroux, seront électeurs. Mais cette glorieuse époque n'est pas encore venue, et d'ici là, il est bon que ces honnêtes gens soient particulièrement distingués.

» Après avoir étudié toutes les questions que soulèvent les grands problèmes de l'administration locale et centrale, après avoir indiqué les institutions les plus favorables au développement, à l'émancipation graduelle de la classe ouvrière par le travail et le crédit, tout n'est pas encore fini à cette heure pour le publiciste et l'économiste; il lui reste même à remplir la partie la plus difficile de sa tâche, il lui reste à chercher et à déterminer les moyens de pourvoir aux époques de chômage, de suppléer au travail privé par un vaste système de travaux ordonnés par l'Etat, à définir enfin tout ce que comporte une loi de bienfaisance et d'assistance publique. Tel est le sujet que M. Ferdinand Béchard se propose de traiter dans une seconde brochure, qui complètera la première en nous indiquant les remèdes après les moyens préventifs.

» Nous ne doutons pas que le nouvel ouvrage qu'il nous promet ne soit à la hauteur de celui qu'il vient de nous donner et dont nous n'avons pu faire que un trop bref et trop imparfait analyse. Elle suffit du moins à prouver ce que nous avions dit en commençant, que ce livre avait été dicté par un esprit très-élevé, très-libéral, très-conciliant, étranger à tous les préjugés de parti. Ajoutez à cela beaucoup de sens et de savoir, et vous serez peu surpris des éloges que nous avons décernés à M. Béchard, et vous le serez moins encore, si vous le lisez, comme je vous le conseille, de trouver chez lui autant de vues neuves que fines et judicieuses.

» A côté du livre de M. Béchard, je recommanderai encore, quoique moins complet, moins inattaquable, moins sûr, le traité de l'*Assistance publique* de M. le docteur en droit Patricio Rollet. Cependant, dans sa dissertation de quatre-vingts pages, il a su renfermer beaucoup de faits, et ce qui est plus rare, beaucoup de bonnes raisons. Notre recueil a déjà publié de très-remarquables travaux sur cette grande loi de l'assistance publique. Je ne puis donc, à mon grand regret, insister sur la dissertation de M. Rollet, dissertation tres-savante et tres-substantielle, et qui n'a pas besoin de nos éloges, puisqu'elle a reçu ceux de M. Arlot. Ce qui lui donne un intérêt tout particulier, c'est qu'on y trouve, très-nettement exposés et discutés, toutes les lois, toutes les mesures que les nécessités de l'assistance publique ont fait établir dans les divers pays de l'Europe depuis les Rois de France jusqu'à nous. Si nous ne nous trompons, cette brochure est l'œuvre de débat de M. Patricio Rollet, et il était difficile de mieux soutenir sa première thèse d'économiste et de publiciste.

» L'auteur de la *France démocratique*, M. F. d'Arlet, débute aussi dans la carrière. Mais ce jeune écrivain n'est pas encore très-sûr de lui-même; sa fogue l'entraîne, et dans l'ardeur de sa générosité chevaleresque, il va parfois jusqu'à combattre des moulins à vent, ou du moins jusqu'à exagérer terriblement le nombre et l'importance de ses adversaires. M. d'Arlet nous dit, dans sa préface, que « jamais la démocratie n'a été plus attaquée qu'aujourd'hui. » Et sur ce, il a mis la main à la plume, et il a écrit son petit volume.

» Assurément il s'y trouve de fort bonnes choses, des pages distinguées par de judicieuses réflexions et un style très-pur. L'auteur, on le voit, est une jeune homme loyal et sincère, qui a fait de très-solides lectures, qui voit juste assez souvent, mais chez lequel le chaos d'idées de la première jeunesse n'est pas encore très-nettement débrouillé.

» Ainsi, à l'exemple des législateurs antiques, reproduits en cela par Montesquieu, par Mably et par Rousseau, M. F. d'Arlet s'attaque au luxe. Il est en fait, dans une antinomie, le terme opposé à la misère. Supprimez le luxe, et vous supprimez la misère, nous dit le jeune et inexpérimenté publiciste.

» Mais je lui demanderai ce qu'il entend par luxe, ou il commerce et où il finit. Si l'on appelle luxe tout ce qui n'est pas nécessaire, quelles seront les limites de ce nécessaire lui-même? Diogène, qui avait adopté, dans leur grande rigueur, les idées de M. d'Arlet, ne s'était conservé qu'un manteau, une besace, un tonneau et une écuelle, et encore jeta-t-il cette écuelle, lorsqu'il eut vu un enfant qui buvait et mangeait dans le creux de sa main. Est-ce là l'idéal que M. d'Arlet nous propose?

» Il y a aujourd'hui, je le sais, toute une secte d'économistes qui voudraient convertir tous nos parcs et nos jardins en potagers, nos palais et nos maisons en petits réduits cellulaires, et supprimer du même coup toutes les industries et tous les arts. C'est à ces barbares d'espèce nouvelle que M. d'Arlet se rallie par ses déclamations contre le luxe, qui vont sans doute bien au-delà de sa pensée; car c'est un esprit élégant, qui aime les lettres et qui en parle souvent avec goût, même dans cette dissertation semi-socialiste.

» J'y vois quelques chapitres consacrés à ce que l'auteur appelle la *littérature démocratique*. A cette littérature, qui a ses plus vives prédilections, remonte, selon lui, à Marie-Joseph Chénier. Mais pourquoi pas à Voltaire? pourquoi pas à Molière, à la *Saïnte Menpèze*, à Rabelais, à Villon, à tous les satiriques, et conteurs, et romanciers du moyen âge qui se raillaient si fort et des grands seigneurs, et des grands prélats, et des rois, et du pape lui-même? A quoi bon instituer une littérature *démocratique* comme s'il en avait d'autres qui fussent spécialement monarchiques, oligarchiques ou aristocratiques. La littérature est la littérature, c'est à dire l'expression du vrai sous la forme du beau. C'est à

cela même qu'elle survit à toutes les révolutions politiques et religieuses. Homère est toujours Homère, en dépit de M. Proudhon, et bien des constitutions passeront avant que ses vers ne passent, parce qu'ils sont à la fois beaux et vrais.

» Voulez éprouver les œuvres de l'art à d'autres pierres de touche que la vérité et la beauté, c'est ne pas en comprendre la véritable grandeur; soumettre la muse aux exigences de l'esprit de parti, lui imposer des thèmes politiques suivant les circonstances, c'est tuer son inspiration. Les poètes officiels des républiques ne sont pas moins plats, moins insipides que les poètes de cour.

» On peut se demander sans doute si la forme républicaine ne convient pas mieux au génie des poètes que la forme monarchique. C'est une question que se pose en effet M. d'Arlet, dont je n'ai pas besoin de dire la réponse. Il va même jusqu'à trouver les œuvres de Racine *compassées* et lui préfère les *drames démocratiques* de M. Victor Hugo.

» Chacun son goût, mais ce n'est pas le mien, comme on le sait peut-être; je ne puis donc que conseiller à M. d'Arlet de lire et de méditer encore. Il a fait sans doute, dans quelques pages de ce premier essai, preuve de goût et de sagacité; c'est pourquoi il ne tardera pas, je l'espère, à reconnaître et à corriger ce qu'il y a souvent de trop aventureux dans ses opinions juvéniles.

ALEXANDRE DUFAY.

Métaphysique de l'art, par ANTOINE MOLLIERE. Un vol grand in-8° de 550 pages. — A Lyon, chez Bauchou.

Dans cette ville de Lyon, qui semble aujourd'hui uniquement vouée aux grands travaux de l'industrie et du commerce, il y a encore toute une école de poètes, de philosophes, d'artistes et de penseurs qui mériteraient d'être plus souvent et plus fortement l'attention du public. Les glorieuses traditions des Balanche, des Camille Jordan, des Blandin, y sont de nos jours continuées par des hommes d'un talent plus ou moins distingués, mais d'un talent honneur sérieux, consciencieux, et auquel il est juste de rendre honneur, quand on le peut, et dans la mesure qui nous est permise. Aussi regrettons-nous que le caractère trop particulier, la nature transcendante de l'ouvrage de M. Antoine Mollière, la *Métaphysique de l'art*, ne nous permette pas de l'analyser avec plus de détail, avec la suite et l'étendue qu'exigerait la discussion d'un tel sujet. Mais M. Antoine Mollière ne connaît-elle pas sans doute que bien peu d'intelligences sont assez puissantes, assez exercées à la solution de ces problèmes ardu pour qu'il soit possible à un recueil moldan d'en traiter *ex professo*. Si quelque exception à cette règle nécessaire eût pu avoir lieu, c'eût été assurément pour l'ouvrage de M. Antoine Mollière.

» Rechercher l'objet de l'art, indiquer les phases qu'il a subies dans le passé, ses rapports avec les principes religieux et sociaux dont il a été l'expression splendide, décomposer tous les formes plastiques pour y trouver la raison abstraite des impressions sensibles qu'elles produisent, déterminer les lois qui doivent le lois, tel est le but que s'est proposé l'auteur de cette *Métaphysique de l'art*, et qu'il nous explique ainsi dans son préface.

« Je vais, en me plaçant au point de vue *métaphysique* simple et non pas au point de vue *technique* et *matériel* que j'abandonne aux vrais praticiens plus compétents que moi à cet égard, je vais, dis-je, tâcher de formuler quelques-unes de mes méditations sur son origine et sa nature, ses moyens et son but. Je vais donc l'ébaucher, non plus en l'appréciant dans sa sphère intrinsèque suivant l'usage communément admis, mais en la fixant et limitant suivant l'usage communément admis, mais en la fixant et limitant sous le régime des lois corrélatives de l'Intellect, de l'Imagination et du cœur, et en déterminant ses rapports essentiels avec toutes les phases de l'être, avec toutes les puissances vivantes de l'âme humaine. Je vais enfin établir : que s'attache ont pour but autre chose qu'un simple divertissement, qu'une agréable jouissance pour l'œil de la chair; qu'il est une haute fonction sociale; qu'il est l'organe de l'initiation de l'homme à la vérité absolue par l'imagination; qu'il est la pure volupté de l'œil de l'esprit. »

» Ces quelques lignes ne donnent pas sans doute une idée de ce grand ouvrage. Mais elles suffisent du moins à caractériser l'esprit de cet ouvrage, esprit essentiellement religieux et spirituel, et dans l'ordre le plus élevé, dans l'ordre chrétien.

» Quant à la méthode de l'auteur, aux divisions de son ouvrage, aux dénominations sous lesquelles il les désigne, il me serait impossible d'en dire quelques mots sans me voir contraint, pour être clair, d'entrer dans de très-longues et d'ailleurs s'est fait un vocabulaire tout particulier, et dont il ne faudrait d'abord définir les termes, pour qu'on comprît un peu les idées qu'elles représentent.

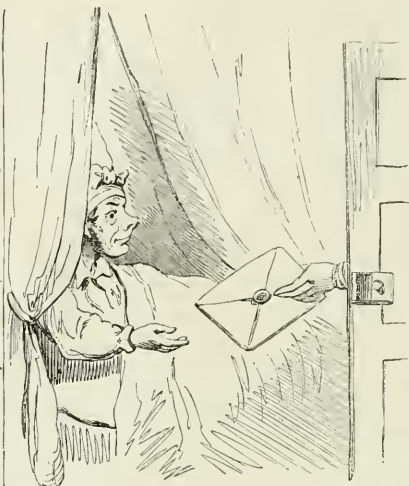
» Je ne saurais à dire que l'ouvrage de M. Antoine Mollière recherche dans quatre chapitres distincts qui se servent l'un de l'autre de preuves et de corollaires : 1° Les facultés de la nature humaine qui la rendent capable de produire les œuvres de l'art et susceptible d'en recevoir les impressions; 2° l'objet de l'art, les règles qu'il suit dans ses manifestations et les principes auxquels on les peut ramener; 3° les conséquences de ces principes, ou plutôt leurs différents effets suivant la différence de ses moyens et des arts employé; 4° les résultats moraux et sociaux de l'art, considéré comme agent de civilisation, comme investi d'un caractère religieux et accomplissant une mission sainte.

» Une phraseologie trop savante, de la subtilité dans certaines remarques, le désir d'expliquer ce qui est inexplicable et de tout ramener à une unité un peu systématique, voilà les défauts de cet ouvrage de M. Antoine Mollière. Mais ces défauts sont plus que rachetés par des qualités très-rares, par beaucoup de sagacité et de profondeur, par une grande abondance de vues pénétrantes et judicieuses, par un style qui a souvent beaucoup de verve et d'éclat. Sans doute ce livre-là, si distingué qu'il soit, n'aura chercha pas qu'on discute encore demain et sur l'art et sur son objet. Mais ces livres de théorie pure ne sont pas faits pour terminer des discussions initiales comme la nature des esprits qui leur a donné le leur soulevés. C'est assez, c'est beaucoup qu'il leur donne à penser à des esprits-là, et de leur révéler quelques points de vue nouveaux. C'est ce qu'a fait M. Antoine Mollière, et c'est pourquoi son ouvrage sera certainement agréé de ceux auxquels il le dédie, « à des artistes sincères, des esprits graves et méditatifs, des âmes pures et des cœurs vraiment religieux. »

Aventures de M. Verdreau, par stop. — (Suite. — Voir les Nos 359, 360 et 361.)



M. Verdreau s'alla coucher et rêva qu'il magnétisait l'objet aimé.



Le lendemain à son réveil on apporte une lettre parfumée....



.... Mais elle était écrite en caractères étranges.... M. Verdreau pensa que c'était du chinois....



Et se la fit traduire par un de ses amis dont le cousin avait failli suivre un cours de manchoux au Collège de France.

« MON BIEN-AMÉ,

« Toi qui es parfumé comme le lotus des bassins, et qui as la couleur de la cannelle, je t'ai vu, et mon cœur a dit: J'aime! — Enlevée par un prince ruste à mon illustre famille, je gémiss dans les fers de ce tyran. — Mais que je te voie, ô toi dont le regard est comme celui du dragon Li, et mes maux seront oubliés!...

Je t'attends ce soir, à la septième heure, près du grand temple. Viens, ô doux ami! viens de bonne heure, tu feras celui de

NINI-FO-LEU-KI-TCHI-KAO-TA-TÉ-TI-TO-TSEU.

Cette lettre était ainsi coupée:



A l'heure dite M. Verdreau s'en fut au rendez-vous



..... oh l'attendait déjà Nini-Fo-Len-Ki-Tchl-Kao-Té-Ti-To-Tseu, masquée de noir.



Ignorant la langue chinoise, M. Verdreau lui exprime, par une pantomime vive et animée, la flamme dont il est consumé.



Elle lui fait comprendre de la même manière les procédés de son barbare époux envers elle.



M. Verdreau jure de la venger, de la défendre... le chapeau jaune... tout allait être oublié....



.... lorsqu'un grand bruit se fit entendre....



..... C'était son barbare épou x...



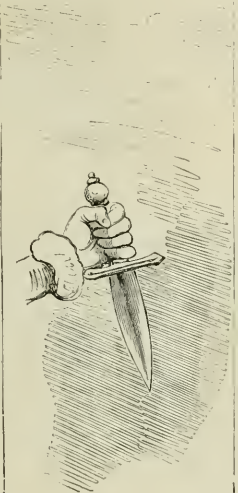
..... suivi d'un de ses ombis.....



..... qui l'empêche de massacrer les coupables.



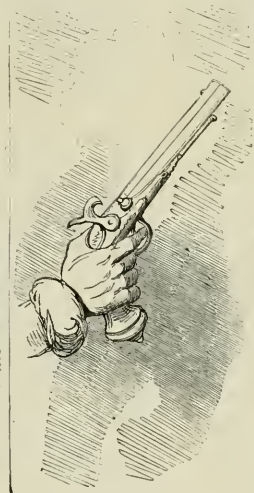
M. Verdreau proteste de son innocence.



Le barbare lui propose alors le combat au poignard



... au sabre.....



..... ou au pistolet.



M. Verdreau continue à protester de son innocence.



Tout à coup la garde étant venue à passer, M. Verdreau déclare se nommer Victor Consilerant, et se fait conduire au violon.



Frustré d'ane de ses victimes, le barbare retrouve sa femme dans un fossé, et s'en va avec elle... Nul ne l'a revue depuis'



Le lendemain, ayant fait constater qu'il n'avait ni queue ni œil au bout, M. Verdreau est mis en liberté.

(La fin en prochain numéro)

limitesront atteintes, se séparant complètement en ceclade l'école du dix-huitième siècle et même de l'illustre Leibnitz qui écrivait : *Videri homo ad perfectiorem venire posse*. Quelle que soit l'opinion qu'on se fasse sur ce sujet délicat, on ne pourra qu'applaudir aux généreuses paroles de l'auteur : « Ne regardons pas, au reste, ces vaines illusions, et ne travaillons pas avec moins d'ardeur au perfectionnement de l'humanité; ce desenchânement est lui-même un progrès, et la vie sociale ressemble encore sous ce rapport, à la vie individuelle. Dans la jeunesse, tous nos efforts n'ont qu'un but, toutes nos pensées qu'un objet, le bonheur; j'ouir dans le présent ou nous préparer des jouissances dans l'avenir, voilà le grand mobile de notre activité. Mais le desenchânement ne tarde pas, l'illusion se dissipe; on peu plus tôt un peu plus tard, la vie nous apparaît sous son véritable aspect; au lieu de jouissances, ce sont des épreuves à subir, des fatigues à supporter, des devoirs à remplir. ... Agissons donc dans la vie sociale comme l'honnête homme agit dans la vie individuelle; gardons-nous d'un lâche abâttement, non moins que de folles espérances; poursuivons par devoir, avec calme, avec persévérance, le but que nous poursuivons par enthousiasme, par passion ou par intérêt. » (Chap. I page 21.)

Ces citations qui caractérisent nettement la pensée libérale et sage qui a présidé à la composition du livre, inspirent sans doute le désir de le connaître. Malgré la sévérité du sujet, on trouvera dans cette lecture un véritable agrément. Des exemples historiques bien choisis, de nombreuses citations viennent à chaque instant respirer l'esprit et donner un corps à la pensée de l'auteur. On peut ne pas admettre toutes ses vues; on ne saurait refuser à son œuvre une estime et une sympathie qu'elle mérite à tous égards.

Le Manuel du capitaliste. — Le Guide pratique des comptes courants; par L. Passor, administrateur de la société générale l'Unité. — A Paris, chez Garnier frères.

Etant données de ces questions qui se présentent journellement dans la vie de l'homme de finance, du négociant, du comptable, comme par exemple :

Quelle est l'intérêt de 9,500 fr. à 4 3/4 p. % pendant 164 jours ?

Quelle perte ou quel gain y aurait-il à opérer sur l'année de 25 jours placés sur celle de 360 ?

Combien faudrait-il, 1,500 fr. après 20 ans, capital et intérêts compris à 5 p. % ?

Si l'on dépose chaque année 250 fr. à la caisse d'épargne, quelle somme aura-t-on à recevoir après 18 ans ?

Quelle somme faut-il verser annuellement pour amortir en dix années une dette de 25,000 fr., les intérêts étant calculés à 5 p. % ?

Le taux de l'intérêt étant de 5 p. %, quel âge faut-il avoir pour obtenir 10 p. % du capital que l'on veut placer en viager ? Etc., etc.

Etant, dis-je, données de ces questions ardues, de ces énigmes numériques, faites-moi le plaisir d'y répondre. Si vous êtes assez fort en mathématiques, en consultant laborieusement votre table des logarithmes, en étalonnant force équations algébriques, vous pourriez, avec beaucoup de temps, résoudre le problème. — Mais le temps est de l'argent, vous le savez fort bien, vous le savez mieux que personne. *Time is money.* — Le temps est, dit M. L. Passor, un capital que, plus que tout autre, il faut avoir escamoté.

Avec les tables du *Manuel comparé du capitaliste et le Guide pratique des comptes courants* du même auteur, qui est l'annexe et le complément nécessaires, vous obtiendrez immédiatement la réponse aux questions posées. Au moyen d'une simple addition, vous connaîtrez l'intérêt simple à 4, 5 et 6 p. %, et pour tous les jours de l'année, de 1 à 366. — A l'aide d'une multiplication, l'intérêt le plus composé n'aura plus pour vous de mystère.

Ce peu de mots fera aisément comprendre l'utilité pratique et de tous les instants dont seront ces deux manuels pour tout commerçant et notamment pour ceux qui ont à s'occuper de calcul d'intérêt, à établir ou à vérifier des bordereaux d'escompte et des comptes courants. Ces deux ouvrages s'adressent donc, à égal titre, aux banquiers, négociants, fabricants, directeurs et agents d'assurances, notaires, avoués, huissiers, caissiers, clercs, teneurs de livres, receveurs communaux, comptables du trésor ou simples rentiers.

Cette classe si nombreuse a trop l'intelligence de ses intérêts pour qu'il soit besoin de lui recommander, autrement que par ce simple énoncé, le travail de bienfaisance accompli par M. Passor en vue de cet « infini » capital qui, malgré les anathèmes et les hystéropes simistres dont on l'accable, s'ébat-tine à ne point périr, et pour longtemps encore menace de gouverner ce pauvre monde.

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES DE FÉVRIER 1850.

Heures du lever et du coucher des Astres.

Nous n'avons pas à revenir sur la signification de notre première figure, renvoyant, pour cela, aux explications que nous avons données à plusieurs reprises, notamment dans le numéro du 7 avril 1849 et dans celui du 29 décembre dernier.

Du 31 janvier au 23 février inclusivement, c'est-à-dire pendant la durée du mois de février, les jours augmentent de 48^m le matin et de 46^m le soir, en tout d'une heure 34 minutes.

Le midi moyen continue à précéder le midi vrai pendant toute la durée du mois. L'cart, qui est de 13^m 54^s le 1^{er}, atteint le maximum de 44^m 32^s le 11, et s'édéc à 12^m 48^s le 28.

Le soleil s'éleve chaque jour davantage sur l'horizon. Sa hauteur, qui était de 24[°] 3' le 31 janvier, sera de 25[°] 8' le 15 février et de 33[°] 44' le 28.

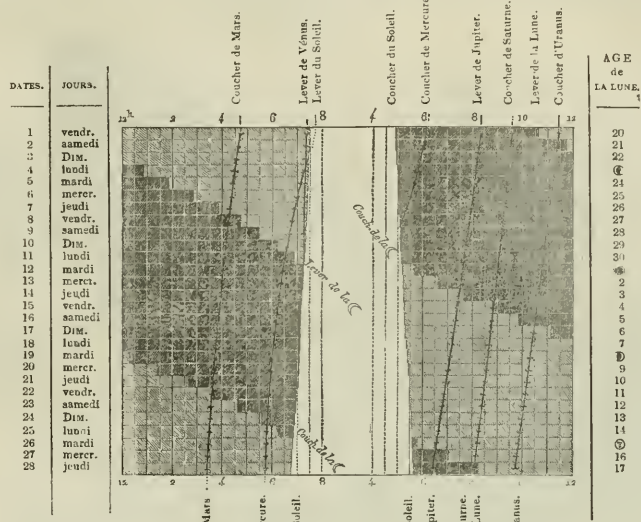
Une éclipse annulaire de soleil aura lieu le 12 février; mais elle sera complètement invisible à Paris, et ne pourra guère être vue que des navigateurs qui se trouveront dans le golfe des Indes, à l'Est de la côte orientale d'Afrique.

Il y a dernier quartier le 4, nouvelle lune le 12, premier quartier le 19 et pleine lune le 26.

La lune sera près de Mercure et de Vénus le 11; de Saturne le 15; d'Uranus le 16; de Mars le 21; de Jupiter le 27. Au commencement et à la fin du mois elle est sur l'ho-

rizon, aux heures du matin, alors que le soleil n'est pas encore levé. A partir du milieu et jusqu'à la fin du mois elle est encore visible, le soleil étant déjà couché.

DURÉE DU JOUR, DURÉE DE LA LUMIÈRE OU LA LUNE, HEURES DU LEVER ET DU COUCHER DES PLANÈTES.

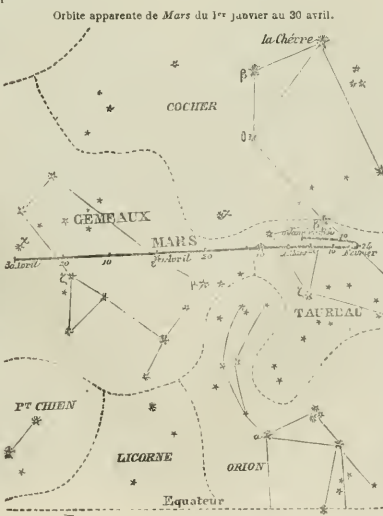


Routes apparentes des Planètes.

Mercury, étoile du soir dans les premiers jours, se trouve étoile du matin pendant presque tout le mois. Il est assez favorablement placé pour les observations pendant les trois premiers jours, après le coucher, et du 18 au 26 avant le lever du soleil, qu'il précède alors d'un peu plus d'une heure sur l'horizon. Son mouvement est rétrograde jusque vers le 20 février; du 20 au 23 il est presque stationnaire; le 23 le mouvement devient direct. Voir, pour la succession de ces mouvements, la figure de la page 287 dans le N° du 29 décembre.

Vénus se leve et se couche sensiblement avec le soleil pendant tout le cours du mois. Elle est donc fort mal placée pour les observations. Son mouvement est direct.

Mars est visible presque toute la nuit, pendant la durée de ce mois. Son mouvement est direct, après avoir été rétrograde pendant la plus grande partie du mois de janvier, et stationnaire à la fin du même mois. La figure ci-après représente la trace apparente de ce mouvement sur la voûte céleste, du 1^{er} janvier au 30 avril. Cette trace est rapportée non pas à l'horizon, mais à l'équateur céleste qui s'éleve de 41[°] 40' au-dessus de l'horizon, en son point culminant à Paris. Mars passe au méridien le 1^{er} février vers 8^h 25^m du soir, et à 5^h 4^m le 30 avril; c'est à l'heure de ce passage qu'il faudra lever les yeux vers le midi pour apercevoir la planète.



Jupiter se lève chaque jour plus tôt, et reste visible pendant toute la nuit. Son mouvement est rétrograde et demeurera tel jusque vers la fin du mois d'avril.

Saturne est étoile du soir, continuant chaque jour à se coucher plus tôt que le jour précédent. Son mouvement est direct.

Uranus, étoile du soir comme Saturne, se couche constamment après lui; seulement l'intervalle entre les deux couchers, qui est presque de deux heures au commencement du mois, est diminué d'une douzaine de minutes à la fin de ce mois.

Neptune se couche moins de deux heures après le soleil au commencement du mois; il rejoint le soleil et se couche avant lui à la fin. Les observations de cette planète sont donc devenues impossibles.

Éclipses des satellites de Jupiter.

Il y en aura vingt qui seront visibles à Paris pendant le cours de ce mois. Ce sont les suivantes.

1 ^{er} SATELLITE		2 ^e SATELLITE		3 ^e SATELLITE	
Dates	Heures.	Dates	Heures.	Dates	Heures.
	IMMERSIONS.		IMMERSIONS.		IMMERSIONS.
4	10 ^h 32 ^m mat.	3	9 ^h 54 ^m soir.	15	11 ^h 3 ^m 4 ^s soir.
5	10 ^h 44 ^m 53 ^s mat.	11	0 ^h 30 ^m 27 ^s mat.	23	3 ^h 1 ^m 6 ^s mat.
11	6 ^h 9 ^m 55 ^s mat.	18	3 ^h 6 ^m 14 ^s mat.		
13	0 ^h 38 ^m 19 ^s mat.	25	6 ^h 42 ^m 14 ^s mat.		ÉMERSIONS.
20	2 ^h 31 ^m 49 ^s mat.			8	10 ^h 2 ^m 56 ^s soir.
21	9 ^h 0 ^m 11 ^s soir.		3 ^e SATELLITE.	16	2 ^h 18 ^m 49 ^s mat.
27	4 ^h 25 ^m 24 ^s mat.		IMMERSION.	23	6 ^h 16 ^m 12 ^s mat.
28	10 ^h 53 ^m 49 ^s soir.		IMMERSION.		
		3	1 ^h 20 ^m 5 ^s soir.		
			ÉMERSIONS.		
		4	2 ^h 4 ^m 59 ^s mat.		
		20	7 ^h 57 ^m 54 ^s soir.		

Occultations d'étoiles.

Elles se réduisent à quatre, pendant le cours du mois de février, savoir :

DATE	DÉSIGNATION DE L'ÉTOILE.	IMMERSION.	ÉMERSION.
1	29 [°] 1' et 7 [°] Vierge.	4 ^h 30 ^m matin.	5 ^h 35 ^m matin.
26	46 [°] Lion.	4 ^h 41 ^m matin.	5 ^h 31 ^m matin.
26	63 [°] X Lion.	6 ^h 22 ^m soir.	7 ^h 7 ^m soir.
27	10 [°] Vierge.	11 ^h 16 ^m soir.	0 ^h 2 ^m matin.

Moden. — Costumes de soirée.

Nous avons enfin retrouvé le Paris dansant : bals parés, bals de bienfaisance, bals d'artistes costumés et masqués font depuis un mois de la capitale de la France une vaste salle de danse. Pour accompagner cette joie cadencée et

sautillante, la mode a dû se faire splendide, et les plus somptueuses étoffes se sont enrichies de garnitures soit d'or et de diamants, soit de fleurs exotiques et rares presque aussi coûteuses que les pierreries. Cependant, malgré la brillante

réunion de délicieuses toilettes qu'ont présentée les bals de l'Élysée, de l'Hôtel-de-Ville et de la Présidence de l'Assemblée nationale, on parle déjà de fantaisies bien autrement magnifiques et surprenantes que verraient éclore les fêtes



nombreuses préparées en ce moment par les sommités de la diplomatie étrangère, et notamment par l'ambassadeur de la Porte Ottomane, dont le bal passera, dit-on, les prodiges des *Mille et une Nuits*.

En attendant ces brillantes surprises, nous essaierons de faire comprendre quelques-unes des toilettes les plus remarquables des soirées et des bals auxquels nous avons assisté, et nous en emprunterons, pour plus de clarté, la description technique à notre confrère, le *Moniteur de la Mode*, journal officiel du monde élégant.

D'abord une robe de satin rose, garnie d'un magnifique volant d'Angleterre, était recouverte d'une tunique de même dentelle, s'arrêtant au genou, et ne laissant entre elle et le volant qu'une distance de quelques centimètres; une barbe de dentelles était retenue sur la tête par une couronne de fleurs diamantées.

— Une jupe de taffetas rose de Chine, garnie de bouillonés en tulle étagés par petits volants découpés à l'emporte-pièce et rassemblés par trois, corsage juste à la berthe; pour coiffure, une guirlande de fuchsias mêlés de diamants, bouquet semblable au corsage.

— Une robe de meire blanche garnie de douze volants d'Angleterre, au-dessus desquels deux montants de roses sans feuillage mélangés de dentelle; le corsage, enté ou en V, laissait passer des flots de dentelle du milieu desquels sortait un bouquet de roses; la coiffure en bandeaux ondulés était accompagnée d'une touffe de roses posée de chaque côté.

— Des robes en soie brochée d'or ou d'argent étaient ornées de dentelles d'or ou de rubans lamés descendant de la ceinture et relevant gracieusement le bas de la robe sur un jupon de satin blanc garni d'un volant de dentelle.

— Une robe à deux jupes en tulle semé d'or dont les bords étaient garnis d'une broderie grecque en lacet d'or, coiffure et bouquet de corsage en feuillage de cèdre à glands d'or.

— Une autre en crêpe rose à trois jupes dont la première est ornée de cinq rouleaux de satin rose de grosseur graduée; la seconde ne portant que trois, et la troisième que deux de ces rouleaux, assez flexibles pour ne point trop faire *cercler* les jupes, relevées chacune par une agrafe de fleurs.

— Enfin une robe en tulle bouton d'or sur satin pareil, à deux jupes, l'une garnie d'un haut bouilloné séparé par un petit lacet d'argent, l'autre en tunique brodée d'argent par le bas, sur les côtés une échelle de nœuds de rubans scintillante de diamants.

Quant aux coiffures en blondes et fleurs, aux petits bords, petits chapeaux et turbans, elles sortaient à profusion des ateliers de nos modistes les plus renommées, parmi lesquelles nous signalerons un jeune astre naissant, *satellite* échappé de la planète d'Alexandrine, à laquelle elle a dérobé une partie de sa grâce et de sa coquetterie; de semblables qualités et un grand goût d'invention pour les modes de ville ne peuvent manquer de valoir de nombreuses visites aux ateliers de la rue d'Enghien, n° 7, où madame Virot compose et expose ses créations nouvelles.

Rien de nouveau dans le costume des hommes qu'un retour, pour les habits de bal, à la couleur bleue, plus en harmonie avec les nuances tendres et gaies de la toilette féminine; l'habit noir demeure réservé pour les visites de ville ou d'affaires et pour les notaires dressant des contrats de mariages.

Le grand sceau de la Californie.

Nous empruntons à l'*Illustrated London News* le dessin ci-joint du grand sceau de l'Etat de la Californie tel qu'il a été adopté par une convention réunie à San Francisco le 5 octobre dernier.



Le sceau de la Californie a été dessiné par le major R.-S. Garnett, de l'armée des Etats-Unis, qui a eu quelque peine à satisfaire à toutes les exigences des provinces dont se compose l'Etat. Chacune d'elles voulant y être représentée; San Francisco demandait son port, le Sacramento une mine d'or, Sonoma son ancien drapeau (l'ours), et Angelos ses créoles, San Diego ses vins et ses olives. — L'artiste a concilié autant que possible toutes ces prétentions. Notre gravure est de la grandeur même du sceau.

Les éditeurs de M. Thiers viennent de publier en un volume in-8° de 460 pages, le *Rapport général présenté au nom de la commission de l'assistance et de la prévoyance publiques*. Ce document sera recueilli pour l'instruction des lecteurs de toutes les opinions et de tous les partis; il le sera également pour servir à l'histoire des idées qui ont agité le monde dans cette période dont nul ne peut prévoir le terme. Avec l'ouvrage de M. Thiers sur la *Propriété*, avec les trois discours également recueillis dans le même format sur le *Droit au travail*, — le *Papier-monnaie*, — le *Remplacement militaire*, discours prononcés en 1848 dans la discussion de la Constitution, le volume actuel complète un cours d'économie sociale digne d'être étudié comme l'expression la plus libérale de l'ordre ancien, comme le point de départ de tous les progrès que l'ordre nouveau pourra réaliser, quand cet ordre nouveau ne sera plus le désordre.

Un accident très-grave arrivé à la presse de l'*Illustration* ayant forcé de relever les formes et de recommencer la mise en train sur des presses ordinaires, le tirage a été retardé à cause de la longueur de cette opération, quand il s'agit d'impression de gravures.

Nos abonnés des départements et de l'étranger éprouveront donc un retard de 24 heures dans la réception de ce numéro.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS. Adieu panier, vendage est faite.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et Co, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tire à la presse mécanique de PLON FRÈRES, 36, rue de Valenciennes.